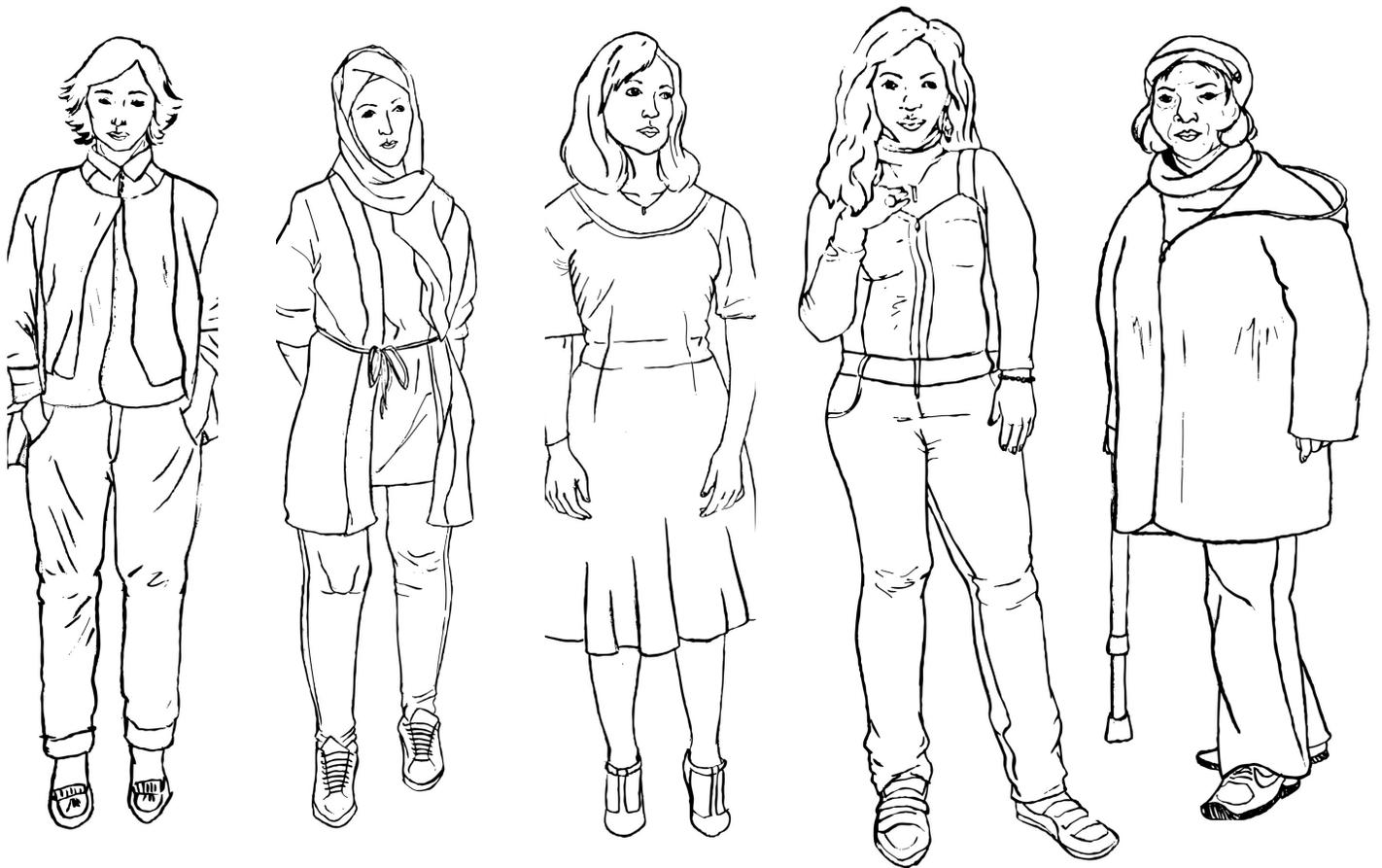

Féminisme intersectionnel



DU CONCEPT À L'OUTIL

PAR ARAB WOMEN'S SOLIDARITY ASSOCIATION-BELGIUM



AVEC LE SOUTIEN DE LA FÉDÉRATION WALLONIE BRUXELLES,
SERVICE L'ÉDUCATION PERMANENTE





L'APPROCHE INTERSECTIONNELLE D'AWSA-BE

Le féminisme dans lequel nous nous inscrivons est un féminisme qui n'hierarchise pas les discriminations et qui porte un intérêt particulier au contexte dans lequel les femmes vivent.

Ce contexte politique, économique, social, religieux et culturel façonne les vies des femmes et leur engagement féministe.

Nous devons donc comprendre ce contexte avant d'envisager nos interventions.

C'est cette grille de lecture qui guide nos activités.

Nous militons contre les différentes formes de discriminations qu'elles soient liées au sexe, à la race, à la classe, à l'orientation sexuelle, à l'appartenance religieuse ou autre. Nos activités sont multiples et visent la sensibilisation aux différentes discriminations ainsi que la lutte contre ces dernières. Néanmoins, nous croyons que le sexisme est la matrice de toutes les autres discriminations...

Sommaire

APPROCHE INTERSECTIONNELLE D'AWSA-BE.....	P1
PRÉSENTATION D'AWSA-BE.....	P4
POURQUOI PARLER DE FÉMINISME INTERSECTIONNEL?.....	P5- P6
SE SITUER DANS L'OUTIL.....	P7
PRÉCISIONS LINGUISTIQUES.....	P8- P12
INTERSECTIONNALITÉ, UN CONCEPT OU OUTIL?.....	P13-P14
ORIGINES DE L'INTERSECTIONNALITÉ.....	P15-P18
INTERSECTIONNALITÉ, QUEL IMPACT JURIDIQUE?.....	P19
INTERSECTIONNALITÉ ET MONDE ARABE.....	P20- P25
INTERSECTIONNALITÉ, QUELLES SOLUTIONS POSSIBLES?.....	P26- P27
ANIMATIONS PÉDAGOGIQUES SOMMAIRE.....	P28
QUELQUES CONSEILS AVANT D'ANIMER.....	P29
LE DÉBAT MOUVANT.....	P30
JEU DE CITATIONS.....	P31-P32
CES ÉTIQUETTES DANS MON DOS.....	P33
TÉMOIGNAGES DE FEMMES.....	P34 - P50
NOS IDENTITÉS MULTIPLES.....	P51
RESSOURCES UTILES POUR ALLER PLUS LOIN.....	P52- P53
EVALUATIONS.....	P54- P56

"Pour aller vers davantage d'égalité, de liberté, de justice, nous devons libérer notre pays de tout colonialisme, interne et externe, des classes, des religions et de la domination masculine. Et au-dessus de tout, nous devons éclairer les esprits, ceux des femmes, des hommes et des enfants, afin qu'ils prennent conscience de leurs droits et s'unissent pour lutter."

NAWAL EL SAADAWI

INTERVIEW MAGAZINE "FEMMES EN RÉSISTANCE"

Présentation d'AWSA-Belgium

NOS MISSIONS ET OBJECTIFS

AWSA-Be (Arab Women's Solidarity Association -Belgium), est une association de solidarité avec les femmes originaires du monde arabe. Nous sommes une ASBL d'éducation permanente, laïque, et indépendante de toute appartenance nationale, politique et religieuse. Nos membres sont des femmes et des hommes de différentes origines, nationalités et âges.

Les objectifs d'AWSA-Be sont d'une part de promouvoir les droits des femmes originaires du monde arabe, que ce soit dans leur pays d'origine ou leur pays d'accueil, et d'autre part, de créer à travers ces femmes notamment, des ponts entre les différentes cultures.

Nos activités sont très variées et visent un public très large: femmes et hommes, de tous âges et de toutes origines, arabe, belge et autres. Par nos diverses activités, nous souhaitons sensibiliser le public aux questions d'égalité de genres et aux droits des femmes, d'origine arabe en particulier, ainsi qu'améliorer l'image de ces femmes dans la société belge, leur relation et les rapports avec la société d'accueil.

أولئك
التي
يحب
السلامة

By Zahir. 07/05/20

En favorisant une meilleure compréhension des problèmes que doivent affronter les femmes tant ici que là-bas, en encourageant les femmes et les jeunes filles à s'affranchir de toute domination sociale, politique, économique ou religieuse, en cassant les préjugés existants sur les femmes du monde arabe, nous voulons favoriser le dialogue, la compréhension mutuelle et le rapprochement entre les différentes communautés.

Plus d'informations sur www.awsa.be ou sur www.facebook.com/awsabe

Pourquoi parler de féminisme intersectionnel?

OBJECTIFS DE CET OUTIL

Depuis plusieurs années, nous pouvons constater l'apparition du concept d'intersectionnalité dans les milieux féministes ainsi que dans le monde académique. En effet, le besoin de comprendre l'imbrication des différents systèmes d'oppression qui traversent les expériences de femmes venues de tous les horizons est de plus en plus pressant. Elle touche à des réalités encore très invisibilisées qui nécessitent d'être mieux comprises afin de pouvoir y remédier. Les objectifs de cet outil sont donc de rencontrer ces besoins et d'apporter une clé de compréhension au concept d'intersectionnalité.

Croire au potentiel des femmes et mettre en exergue leurs expériences individuelles et collectives

En nous penchant plus largement sur ce concept, nous nous sommes rendues compte que nous l'appliquions déjà dans notre travail de terrain.



A partir de là, nous avons voulu fournir un outil pédagogique capable de cibler et expliciter plus en détail ce concept. C'est dans ce cadre qu'au début de l'année 2018, AWSA-Be s'est lancée dans un projet d'envergure autour de l'intersectionnalité. Notre principale motivation était mettre en lumière le vécu de femmes au parcours éminemment féministe et – dans une optique intersectionnelle – de créer un partage entre générations.

Après avoir récolté quelques témoignages de femmes issues de la première génération (allant de 50-70 ans), nous avons mis en place un espace de partage entre ces femmes et de jeunes bruxelloises.

Rendre compte des multiples systèmes d'oppression qui touchent les femmes

Accepter les différences de chacune et créer une solidarité dans ces différences

L'ambition de cette rencontre intergénérationnelle était véritablement de faire dialoguer plusieurs générations autour de sujets ayant traits aux féminismes, aux systèmes d'oppression multiples et aux stratégies mises en place pour les affronter.

A la suite de ces échanges, nous avons organisé une conférence intitulée « Féminismes face à la pluralité des systèmes d'oppression, regards croisés entre plusieurs générations » avec l'intervenante militante féministe Fatima-Ezzahra Benomar.

Ne pas réduire une personne à un seul aspect de son identité, les identités sont multiples



Déconstruire les clichés et les discours (post) coloniaux

Cet outil pédagogique est dès lors le résultat d'un processus collectif de réflexion sur ce projet en particulier mais aussi sur les missions d'AWSA-Be menées au quotidien depuis des années. Nous remercions plus particulièrement Marie Nicolay pour sa contribution et pour ses dessins qui illustrent l'outil.

Reconnaître que les structures et les institutions sociales sont également génératrices d'inégalités dans la vie des femmes

Se situer dans l'outil

CONTENU DE CET OUTIL

La première partie de cet outil recouvre le volet théorique autour de l'intersectionnalité.

Il permet de se familiariser avec les concepts clés, de comprendre leur origine et de les replacer dans notre contexte belge contemporain.

La deuxième partie de l'outil est composée de fiches d'animations pour lancer le débat, discuter, partager et encourager le public à réfléchir autour de ces questions.

Vous trouverez:

- 1 volet plus théorique sur la question.
- 7 animations sous forme de fiches pédagogiques, pratiques et détachables.
- 1 CD avec des portraits-témoignages et 6 fiches liées.
- 2 fiches d'évaluation
- des ressources utiles.

1



2

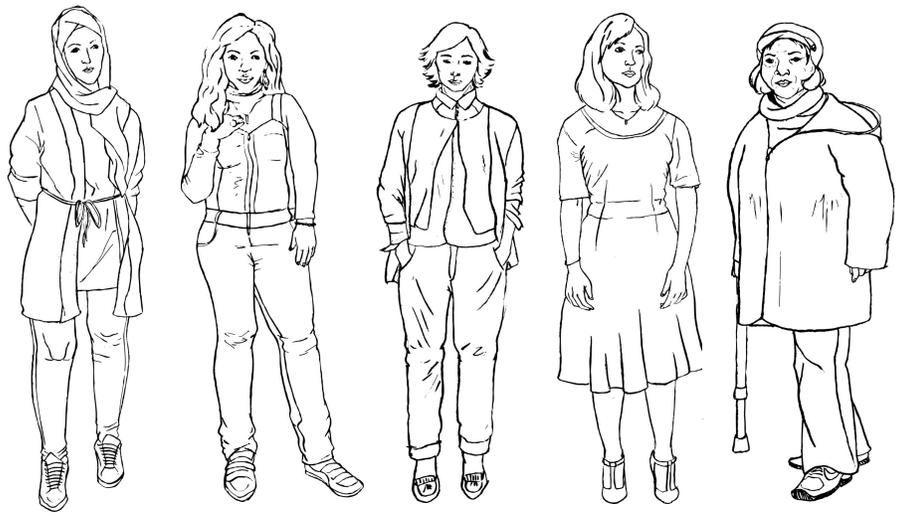
En développant cet outil, nous visons à nourrir une réflexion critique et à penser de manière plurielle la domination masculine, à mettre en avant la convergence par exemple des luttes contre le sexisme, l'homophobie ou le racisme. Quels apports des mouvements féministes par rapport à ça ? Quelle base commune à construire, malgré les différences de vécus et de générations ?

Nous vous proposons des supports et du contenu pour analyser les systèmes de domination et les inégalités de genre en intégrant une approche féministe et une grille de lecture sur l'intersectionnalité, le post colonialisme et le racisme.

Nous espérons qu'il encouragera la prise de conscience et la compréhension des inégalités de genre par les débats, l'échange d'expériences et de pratiques plus solidaires et inclusives.

Précisions linguistiques

DÉFINITIONS DE CONCEPTS CLÉS (2)



Identité multiple :

L'identité multiple reprend l'idée qu'une personne ne se définit pas uniquement par un seul aspect de son identité, que ce soit sa couleur de peau, son genre, sa religion ou encore son orientation sexuelle.

Beaucoup d'éléments différents nous caractérisent, allant de notre apparence physique à nos préférences musicales en passant par nos traits de caractère.

Certains de ces éléments seront présents tout au long de notre vie et d'autres peuvent varier, que ce soit avec le temps ou encore à travers nos expériences de vie.

A leur image, notre identité n'est pas non plus figée, elle est composée de toutes ces caractéristiques et elle s'articule différemment selon les périodes. Une personne ne peut par conséquent pas être réduite à une seule de ses facettes.

On admettra plutôt que l'identité singulière d'une personne – qui fait d'elle une personne unique – est formée par l'imbrication de toutes ces identités multiples.

Par exemple: On n'est pas uniquement amateur-riche de football, on ne se définit pas uniquement par le fait d'être blanc-he ou noir-e.



« L'identité n'est pas donnée une fois pour toutes, elle se construit et se transforme tout au long de l'existence »

**Les identités meurtrières
Amin Maalouf**

Précisions linguistiques

DÉFINITIONS DE CONCEPTS CLÉS (3)

Diversité :

La diversité au sein d'une société recouvre le fait que tous les individus ne sont pas semblables, que chacun est unique et différent. La couleur de peau, la confession religieuse, l'âge, le sexe, l'orientation sexuelle, l'origine nationale ou ethnique et bien d'autres font parties de la diversité humaine.

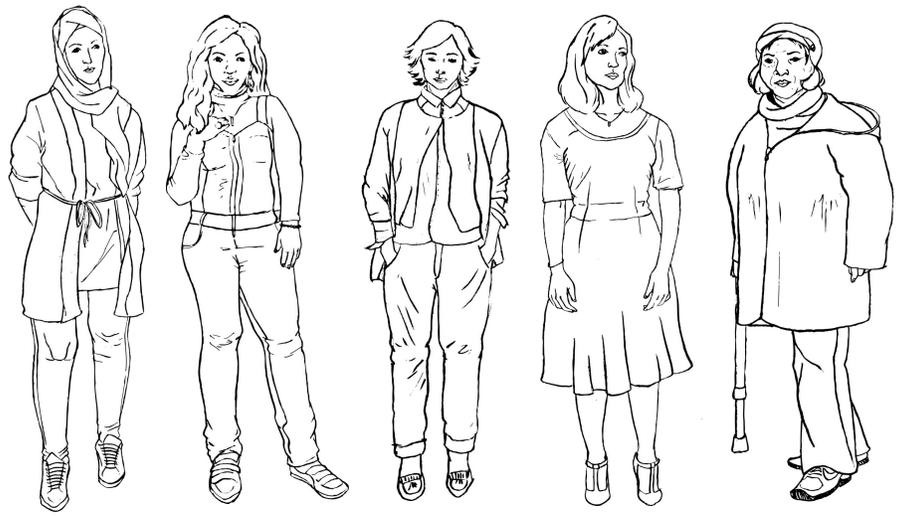
Cette diversité s'applique également aux femmes. Elles ne forment pas un groupe homogène.

Toutes sont différentes et ont leur propre histoire, leur propre parcours et des identités différentes.

On parlera donc DES femmes et non pas de LA femme.

Pluralité:

Une fois cette diversité reconnue, il s'agit d'apprendre à vivre avec et surtout accepter qu'elle se déploie dans notre société, comme l'explique Patrick Dahlet dans « Comprendre la diversité pour fonder la pluralité ».



Intersectionnalité :

On parle d'intersectionnalité pour désigner les personnes qui subissent de multiples systèmes d'oppression à la fois.

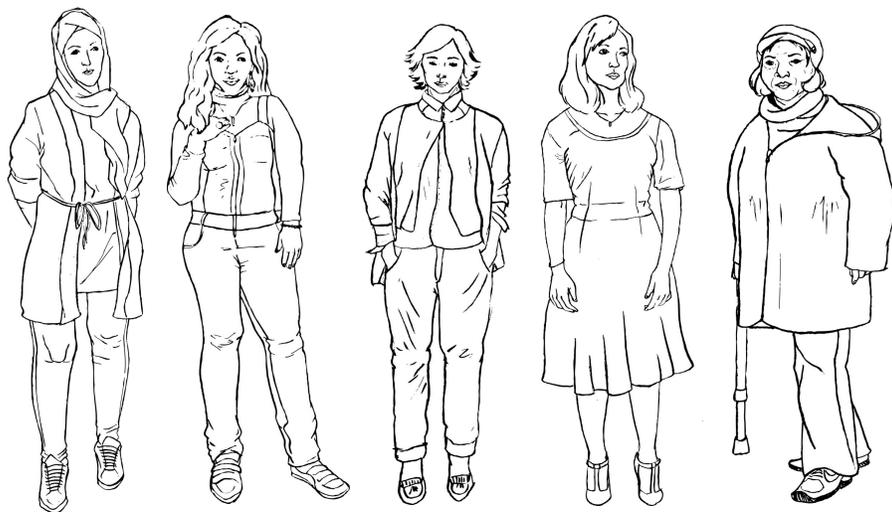
L'idée est de montrer que les discriminations sociales sont vécues de manières différentes selon notre identité. Ce concept féministe vise à montrer l'existence d'inégalités sociales à plusieurs niveaux tout comme à témoigner de l'impact de ces discriminations sur la vie des personnes concernées et à reconnaître leur situation spécifique.

Les facteurs d'oppression et de discriminations sont très larges et peuvent s'appuyer sur beaucoup d'aspects de la diversité humaine. Généralement on reconnaît le triptyque genre/classe/race comme étant l'axe majeur de l'intersectionnalité. Cependant d'autres catégories de différence comme l'orientation sexuelle, l'âge, la confession religieuse, le handicap, etc. peuvent être à l'origine des discriminations imbriquées.

Par exemple: Une femme algérienne ne sera pas confrontée aux mêmes types d'oppressions en Belgique qu'une femme belge, bien que toutes les deux subiront l'oppression du patriarcat, il ne revêtira pas les mêmes formes.

Précisions linguistiques

DÉFINITIONS DE CONCEPTS CLÉS (4)



Intersectionnalité (2) :

Ces discriminations imbriquées peuvent notamment découler d'une non-acceptation de la différence de l'autre, d'une image négative véhiculée dans la société sur certains groupes de personnes ou encore de différences culturelles qui nous semblent insurmontables et inconciliables.

Les catégorisations que font les êtres humains pour lire leurs réalités peuvent également être à l'origine de ces discriminations, notamment la distinction faite entre le « eux/autres » et le « nous ». Celle-ci entraîne souvent avec elle un sentiment de supériorité du « nous » sur les « autres ». Ce type d'idéologies sont notamment celles qui ont justifié la période coloniale.

En « notre » qualité de société supérieure et développée, il était de « notre » devoir de mener ce qu'on a appelé les « missions civilisatrices ».

Aujourd'hui encore, certains des stéréotypes et préjugés liés à cette période sont ancrés dans nos imaginaires collectifs.

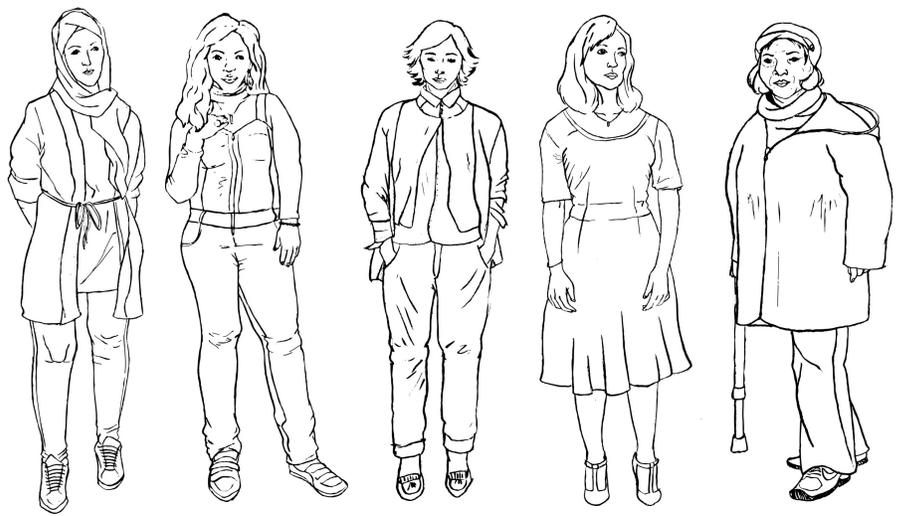
Par exemple: *Que ce soit s'insérer dans le monde du travail ou encore expérimenter les conditions de travail, les femmes issues d'un milieu social différent ne le vivrons pas de la même manière. Elles n'auront pas accès aux mêmes postes, et les formes d'injures, d'injonctions, de malaise qu'elles vivront n'auront pas la même nature.*

Par exemple:

Les centres d'hébergement pour femmes battues, qui accueillent des femmes de toutes les origines, de tous les milieux, doivent pouvoir prendre ces dimensions en compte.

Ces centres doivent par exemple être capable d'accueillir une femme aussi bien qu'une autre même si elle ne parle pas le français...

Précisions linguistiques



DÉFINITIONS DE CONCEPTS CLÉS (5)

Intersectionnalité (3) :

Beaucoup de féministes aspirent à travers l'intersectionnalité à prendre en compte la variabilité des expériences d'oppression vécues par les femmes selon leur classe sociale, leur origine ethnique, leur religion, etc. L'important étant la reconnaissance de la diversité constitutive du groupe « femmes » et de leur différence.



Il ne s'agit pas de monter les femmes les unes contre les autres et de hiérarchiser leurs expériences d'oppressions. L'intersectionnalité nous aide plutôt à comprendre et à accepter que nous vivons tous et toutes des situations différentes, liées à nos identités multiples et singulières. Beaucoup de mouvements féministes

s'évertuent à prendre conscience de ces différences, à ne pas les nier, mais aussi à ne pas les discriminer et à exclure.

L'important est d'inclure le plus de personnes possibles dans leur processus de lutte contre le patriarcat, chacun-e avec ses spécificités, de créer du lien et des solidarités.

On parle alors d'un féminisme plus inclusif, donc qui inclut toutes les femmes dans leurs différences et dans leurs similitudes !

De manière concrète, le patriarcat existe de manière universelle, mais les formes qu'il endosse varient selon les réalités et les contextes socio-historiques, économiques et politiques.

Les formes d'oppression ne se manifestent pas d'une seule et même façon à tous les membres d'un groupe défavorisé.

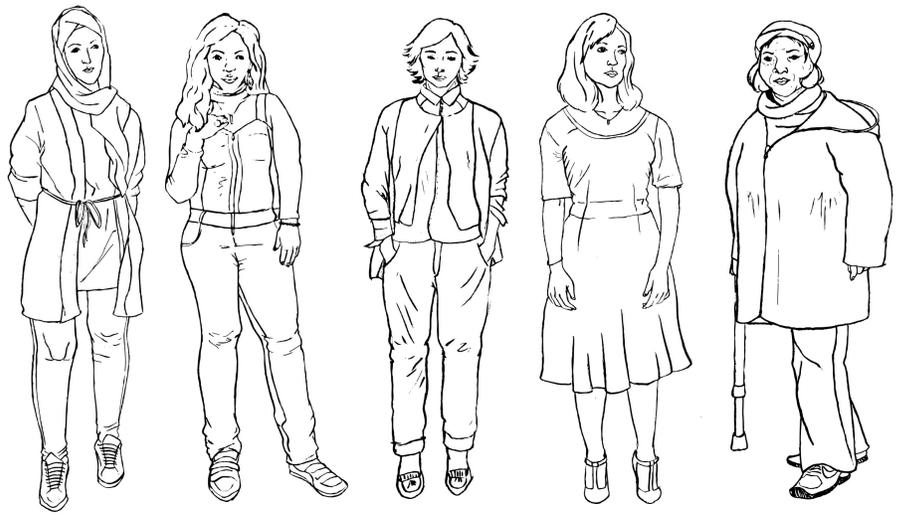
L'analyse intersectionnelle est également pertinente à l'égard d'autres personnes que les femmes ; même si initialement, c'est un concept issu des milieux féministes afro-américains.



Le but est de comprendre comment l'intersectionnalité s'articule pour pouvoir trouver des solutions adéquates aux situations particulières.

Précisions linguistiques

DÉFINITIONS DE CONCEPTS CLÉS (6)



Discrimination:

Le Centre interfédéral pour l'égalité des chances (UNIA) a publié dans son rapport d'évaluation de 2016, trois types de discriminations auxquels on peut être confronté et qui permettent de mieux comprendre la spécificité de l'intersectionnalité.

1) « La discrimination multiple désignerait le fait que plusieurs motifs agissent séparément. Ainsi, une femme handicapée peut, dans une situation, faire l'expérience de la discrimination fondée sur le fait qu'elle est une femme et dans une autre, fondée sur son handicap. »

2) « La discrimination composée décrirait la situation où un motif de discrimination est aggravé ou renforcé par un ou plusieurs autres critères qui se renforcent mutuellement. Par exemple, un employeur souhaite des travailleurs d'un tel âge, avec une maîtrise parfaite de la langue, d'une certaine nationalité, avec de l'expérience passée dans le pays. La combinaison de ces exigences risque de discriminer certains candidats. »

3) « La discrimination intersectionnelle désignerait une situation où plusieurs motifs agissent et interagissent les uns avec les autres en même temps. Ces motifs de discrimination seraient donc indissociables. »

<https://www.unia.be/fr/publications-et-statistiques/publications/rapport-annuel-2016>

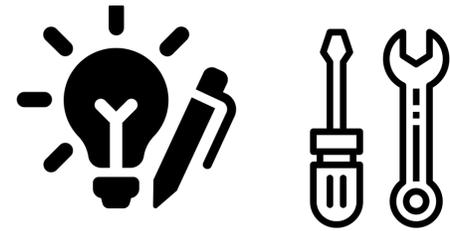
"L'intersectionnalité c'est cumuler [au moins] deux discriminations"

**Geneviève Kaninda,
membre du Collectif
Mémoire Coloniale**



Les discriminations ne sont pas seulement cumulatives mais bien souvent constitutives l'une de l'autre.

L'intersectionnalité, un concept ou outil ?



POUR ALLER PLUS LOIN...

Le terme intersectionnalité relève autant d'un concept théorique que d'un outil qui permet de travailler sur les imbrications des systèmes d'oppression.

La nécessité de l'intersectionnalité comme concept sociologique est qu'il réponde au besoin urgent d'avoir un nouveau cadre de lecture pour comprendre les oppressions que subissent les groupes.

Selon les psychologues, l'être humain a besoin de cadres pour lire et comprendre les situations auxquelles il/elle est confronté-e.

Lorsque des faits ne collent pas avec ces cadres, il est très difficile de les incorporer dans la manière de penser un problème et donc de trouver une solution.

Pour résoudre un problème, il faut savoir voir ce problème, il faut s'en souvenir. Or pour pouvoir le voir, il faut savoir le nommer.

L'intersectionnalité est un concept qui permet de créer un cadre de compréhension pour nommer le problème des situations d'imbrications d'oppression.

Mais l'intersectionnalité est aussi un outil car comme le dit la sociologue Armelle Testenoire, « *non seulement il offre une gymnastique intellectuelle et nous évite de raisonner toute chose égale par ailleurs.*

Mais il permet d'étudier si telle ou telle mesure de politique publique visant à aider les femmes "en général" n'est pas en réalité discriminante pour une partie d'entre elles. »

C'est un outil qui permet d'offrir un **nouveau prisme de visibilité à toutes les femmes et d'augmenter les apports des féminismes.**

Ceci est particulièrement vrai dans des sociétés qui ont du mal à penser leur propre diversité.

En effet, il ne va pas toujours de soi, pour un Etat-Nation de penser sa propre « nation » comme étant hétérogène et désunie.

En Europe, au fil des décennies, différentes luttes sont venues pointer les rapports de pouvoir et les inégalités sociales au sein d'une même société.

On pense notamment aux luttes ouvrières mais aussi aux luttes antiracistes, féministes ou encore aux luttes pour les droits des LGBTIQ+.

Aujourd'hui on pensera aussi à tous les débats et les opinions antagoniques autour des questions migratoires.

L'intersectionnalité, un concept ou outil ?

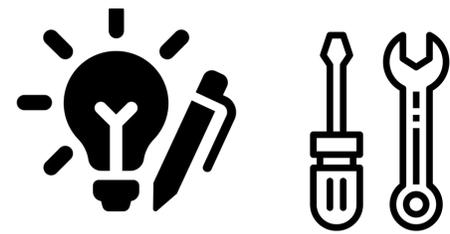
POUR ALLER PLUS LOIN (2) ...

Au-delà de ces disparités, l'intersectionnalité – dans sa conception historique – met un point d'honneur à mettre en avant les situations spécifiques des femmes plurielles dans toutes ces luttes.

Dans les luttes ouvrières et dans les mouvements sociaux, les femmes ne doivent pas simplement être vues comme les femmes des ouvriers mais comme étant des travailleuses ouvrières à part entière et comme connaissant une réalité différente de celles des ouvriers, car elles sont femmes et ouvrières.

Dans les luttes antiracistes, ou même dans les luttes indépendantistes, les questions autour de l'égalité hommes/femmes sont souvent mises de côté de peur qu'elles affaiblissent les revendications politiques portées par les mouvements.

Dans les luttes féministes, il y a également un besoin de reconnaître que **les réalités des femmes sont loin d'être similaires pour toutes**, au contraire. Par exemple, il est essentiel de savoir reconnaître que certaines d'entre elles, en plus d'être femmes sont victimes aussi de racisme, d'homophobie, de validisme (c'est à dire, toute forme de discrimination, de préjugé ou de traitement défavorable contre les personnes vivant un handicap), etc.



L'intersectionnalité permet de conceptualiser des **identités multiples et changeantes** et de ce fait, également de déconstruire l'idée reçue qu'il existe des catégories fixes, « normales » ou encore homogènes.

Par exemple: Le groupe « femmes » n'est pas uniforme, tout comme la communauté juive n'est pas uniforme, elle est composée de personnes très différentes, mais qui ont en commun d'être juif.ve.

L'intersectionnalité permet de penser la domination de sexe au sein des autres rapports de pouvoir.

REMARQUE : Que ce soit dans les milieux académiques ou dans les milieux militants, l'intersectionnalité est un terme qui a été largement repris et dont la compréhension peut varier. Certain-e-s parleront d'imbrication alors que d'autres choisiront plutôt l'idée de carrefour.

Nous pouvons mettre en avant aussi d'autres mots:

- interaction,
- intrication,
- catégories entrelacées mutuellement



Origines de l'intersectionnalité ?



UN PEU D'HISTOIRE...

Le terme d'intersectionnalité est né sous la plume de la juriste américaine Kimberlé Crenshaw en 1989.

Son ambition était de montrer que le droit américain était incapable de considérer ensemble les discriminations liées au fait d'être femme ET au fait d'être noire.

L'intersectionnalité a donc pour but de dévoiler une situation discriminante jusque-là invisible.

L'afro-féminisme a joué un rôle déterminant dans l'élaboration de ce concept et on lui attribue généralement l'origine du terme. Beaucoup de féministes comme Kimberlé Crenshaw, Bell Hooks, Patricia Hill Collins ou encore Angela Davis (pour ne citer que les plus connues) se sont intéressées au concept d'intersectionnalité, pour dénoncer la situation spécifique des femmes noires aux USA.

Leur vécu n'était déjà pas pris en compte par le système judiciaire américain mais il ne l'était pas non plus par les discours antiracistes ou féministes.

Trop longtemps les femmes noires ont été exclues et leurs situations d'oppression n'étaient pas visibles.

D'une part, Kimberlé Crenshaw parle d'intersectionnalité politique en expliquant que lorsque ces femmes noires s'impliquaient dans des groupes féministes pour améliorer et défendre leurs droits, elles n'étaient pas considérées au même titre que les féministes blanches, leurs luttes étaient amoindries et mis en second plan, elles étaient même victime de racisme.

Lorsque ces femmes noires américaines s'engageaient au contraire dans des mouvements antiracistes, elles étaient confrontées à des remarques et des comportements sexistes. Que ce soit les mouvements antiracistes ou les mouvements féministes, les deux manquaient à reconnaître la spécificité des vécus des femmes noires.

D'autre part, elle explique que l'intersectionnalité structurelle est le fait que le racisme ainsi que le sexisme sont présents dans les structures institutionnelles et sociales de notre société.

L'alliance des deux, touchant une même personne n'est donc pas reconnue, notamment par les tribunaux.

"J'ai une histoire que je raconte souvent. Un membre de notre groupe d'étude à Harvard était le premier afro-américain membre d'un club auparavant exclusivement blanc. Il a invité le reste de notre groupe, moi et un autre homme afro-américain pour lui rendre visite dans ce club. Quand nous avons frappé à la porte, il l'a ouvert, est sorti, et l'a fermée très rapidement. Il a dit qu'il était embarrassé parce qu'il avait oublié de nous prévenir à propos de l'entrée dans le bâtiment. Mon ami s'est immédiatement hérissé, disant que si les Noirs ne pouvaient pas passer la porte d'entrée principale, nous n'entrons pas du tout. Mais notre ami a dit: "Non, non, non, ce n'est pas ça, mais les femmes, elles doivent passer par la porte de derrière" Et mon ami était totalement d'accord avec ça."

KIMBERLÉ CRENSHAW
INTERVIEW "AMERICANBAR.ORG"

Origines de l'intersectionnalité ?



UN PEU D'HISTOIRE (2) ...

Historiquement, la diffusion du concept d'intersectionnalité s'est fait d'abord dans les mouvements féministes décoloniaux et afro-féministes américains.

L'intérêt de l'intersectionnalité pour **dénoncer des situations d'oppression multiples touchant une personne ou un groupe de personnes**, a très vite été remarqué et réinvesti par des mouvements féministes européens.

L'intersectionnalité vient chambouler beaucoup de cadres déjà établis dans les différentes formes de luttes. Comme par exemple, la lutte contre le racisme, contre le capitalisme ou encore la lutte contre le patriarcat, l'homophobie etc.

En effet, longtemps les personnes au sein de ces différentes luttes ne se sont pas posés la question de **l'imbrication de toutes ses discriminations**. Chacun-e voyait sa lutte primer sur celle des autres.

Or les féministes qui s'inscrivent dans l'approche intersectionnelle refusent de donner la priorité à la lutte contre le sexisme au détriment des autres formes de discriminations. **L'important est que toutes les minorités s'émancipent des stéréotypes et des discriminations qui les touchent.**

Autrement dit, il n'est pas efficace de lutter contre une discrimination particulière si on ne prend pas en compte les discriminations voisines. On parle ici encore de **convergence des luttes**.

L'importance de l'intersectionnalité est finalement d'accepter qu'**il n'y a pas de féminisme hégémonique**. Chaque femme vit des situations différentes et est confrontée aux oppressions qui prennent des formes multiples. "Et c'est précisément cette variation qui est si importante pour le maintien des différents systèmes patriarcaux", comme le précise Laura Nader dans son article "Orientalisme, occidentalisme et contrôle des femmes", *Nouvelles Questions Féministes*, 2006/1 (Vol.25).

Pour mieux comprendre ces violences ou encore leur imbrication, il est nécessaire d'analyser les contextes historiques, sociaux, économiques et culturels. Les processus historiques peuvent être très révélateurs des logiques de domination inhérentes au vécu des femmes.

Cependant, l'expérience d'être femme et de connaître des violences en fonction de ce statut est universelle.

Origines de l'intersectionnalité ?



UN PEU D'HISTOIRE (3) ...

Imaginons organiser une table ronde avec des femmes issues de tous les milieux sociaux, de toutes les origines, dans toutes les situations possibles et imaginables, toutes auront vécu d'une manière où d'une autre les formes et les violences du patriarcat. C'est sur cette base commune qu'AWSA-Be entend construire ses animations et étendre ses solidarités.

L'intersectionnalité ne vise donc pas à diviser les mouvements féministes en pointant toutes les différences qui existent entre les femmes mais plutôt à les reconnaître pour mieux savoir dénoncer et lutter contre les formes multiples que revêt le patriarcat en se confondant à d'autres systèmes de domination.

Le travail en réseau enrichit les expériences et ouvrent les yeux sur des réalités différentes.



Chaque association a des objectifs et un public prioritaires même si elle est intersectionnelle. Le fait de travailler en réseau et en partenariats permet de connaître les réalités vécues par d'autres catégories de personnes et des approches et méthodes déployées par les différentes structures.

Il y a aussi la question de la solidarité. Nous ne pouvons pas être sur tous les fronts en même temps, à travers nos partenariats et notre travail en réseau, nous soutenons les autres structures dans leurs luttes et vice versa. D'autre part, ces échanges nous éclairent sur les similitudes des systèmes d'oppression qui opèrent dans les différentes communautés.

"L'intersectionnalité désigne non pas un point d'ancrage fixe où les oppressions vécues s'accumulent et s'enchaînent, mais plutôt une position sociale en mouvance où les effets interactifs des systèmes discriminants modèlent la personnalité d'un individu unique et complexe"

C. Corbeil et I. Marchand

Intersectionnalité, quel impact juridique ?



INTERSECTIONNALITÉ DANS LE DROIT BELGE

Actuellement la loi belge ne reconnaît pas les personnes victimes soit de discriminations multiples, de discriminations croisées ou encore de discriminations intersectionnelles. Comme par exemple la loi du 10 mai 2007 qui tend à lutter contre certaines formes de discrimination. Elle vise surtout à **condamner les actes racistes et xénophobes mais elle ne prend en compte qu'un des critères protégés.**

En d'autres termes, il faut « choisir » un des critères sur lequel fonder son action juridique. Le problème reste alors celui de la non reconnaissance et de l'invisibilisation des discriminations intersectionnelles que subissent de nombreuses personnes.

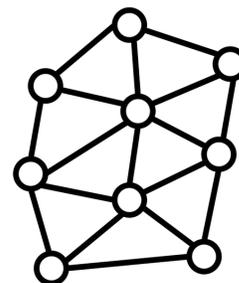


Cependant, à noter qu'un décret flamand du 10 juillet 2008, dans le cadre de la politique d'égalité des chances et de traitement, reconnaît un ou plusieurs critères protégés.

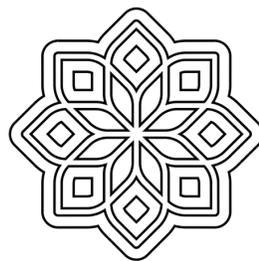
On parle aujourd'hui de **justice intersectionnelle** qui reprend l'idée qu'aucune oppression n'est isolée d'une autre, et que pour avoir une justice sociale, il faut lutter contre tous les types de discriminations et de systèmes d'oppression.

Très souvent les types de discriminations vécues sont liées entre elles. Les personnes qui ont connu ou connaissent une discrimination précise, connaissent souvent des discriminations qui y sont liées de près ou de loin.

Par exemple: une femme divorcée peut connaître aussi bien des critiques et des pressions quand à son statut de femme « divorcée » mais elle pourra également avoir des difficultés pour trouver un logement, car certains propriétaires auront plus de mal à louer leur bien à une femme seule qu'à un couple hétérosexuel.



Intersectionnalité et monde arabe ?



DIVERSITÉ DANS LE MONDE ARABE

Tout comme les féminismes, l'intersectionnalité ne se déploie pas partout de la même manière. Dès lors, il est important de savoir parler des spécificités entre femmes. Tout comme le monde arabe n'est pas une entité homogène, les femmes issues du monde arabe ne le sont pas non plus.

On constate que l'image véhiculée des femmes issues du monde arabe est souvent très réductrice et uniforme.

Elle ne correspond absolument pas à la réalité. Que ce soit par un regard trop marqué par le colonialisme ou encore par une certaine "tradition arabo-islamique", les femmes originaires du monde arabe souffrent de ces représentations rétrogrades, car elles en subissent les discriminations liées.

Elles sont trop souvent associées à l'image de femmes soumises et faibles qu'il faudrait pour les uns « libérer de leurs oppresseurs masculins » et pour les autres qu'il faudrait continuer à maintenir dans la sphère privée sans aucune forme de liberté.

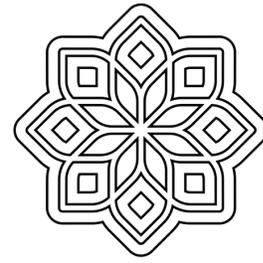
Que ce soit dans certains milieux féministes ou plus largement en Occident, les femmes originaires du monde arabe

sont perçues comme étant uniquement des étrangères, voire des musulmanes alors que dans les communautés arabo-musulmanes, elles sont souvent vues comme étant des femmes aux droits et devoirs bien spécifiques, généralement contraignants – par exemple, le statut de mineures/sous tutelle devant la loi et dans les statuts personnels.

La justification amenée par les conservateurs est qu'en gardant les femmes dans ces statuts, elle sera protégée et épargnée de la décadence et l'exploitation sexuelle à l'occidentale. Ainsi, aucune de ces deux manières de voir n'entend les femmes originaires du monde arabe dans leur singularité. Les femmes sont prises « en otage » dans des luttes communautaires.

On peut s'interroger sur l'impact et les conséquences de la colonisation et de l'orientalisme sur la vision actuelle autour des femmes du monde arabe. Notamment car c'est cet ancrage particulier qui a défini les mouvements féministes arabes laïques. Dès les années 1920, elles luttèrent non seulement pour les droits des femmes mais aussi contre les pouvoirs coloniaux et elles se retrouvaient de ce fait dans une dynamique intersectionnelle.

Intersectionnalité et monde arabe ?

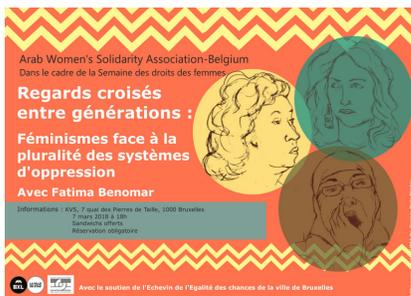


ANALYSE DE FATIMA-EZZAHRA BENOMAR

AWSA-Be a organisé une conférence en mars 2018, avec le soutien de la Ville de Bruxelles, sur les féminismes face à la pluralité des systèmes d'oppression, avec l'intervention de Fatima-Ezzahra Benomar.

Née au Maroc et très empreinte de l'idéal républicain et des principes humanistes enseignés par ses parents, Fatima-Ezzahra Benomar est arrivée en France à l'âge de 17 ans. En 2005, elle milite contre l'adoption du Traité Constitutionnel Européen, puis devient membre du bureau d'Osez le Féminisme, responsable du pôle "égalité professionnelle".

Convaincue qu'il n'y a pas de droits des femmes qu'on puisse appliquer ou conquérir sous le joug de l'austérité, elle cofonde l'association Les eFFRONTé-e-s dans le but de combattre le sexisme et les politiques de rigueur qui font reculer les droits des femmes. Elle porte ses engagements via l'écriture, le cinéma et le dessin.



Dessins de Marie Nicolay

Fatima-Ezzahra Benomar montre également à quel point, la représentation que la société a des femmes peut influencer le regard sur "l'autre" et comment ce regard peut devenir un sérieux vecteur de racisme. *"Souvent, le racisme consiste à savoir si la race d'en face sait tenir ses femmes, ce qui serait un excellent signe de bonne santé et de longévité. On dira que les blancs, dévirilisés, ne savent plus les dominer et se condamnent ainsi au déclin. On dira que les arabes, privés d'atouts sociaux et de codes galants, ne savent plus les conquérir. (...) L'un et l'autre camp déplore que les femmes des autres ne soient pas disponibles comme on le voudrait."*



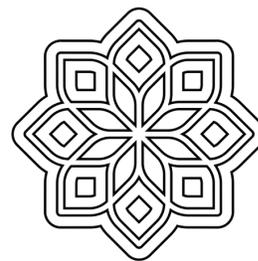
Selon elle, les femmes d'origine arabe ont une situation particulièrement délicate en France et en Belgique. D'un côté, elles sont considérées et stigmatisées comme étant des étrangères et donc elles souffrent du racisme envers ces populations. Et de l'autre côté elles sont également des femmes et elles souffrent des multiples injonctions

et discriminations liées à leur genre. Or dans une approche intersectionnelle, il faut considérer que les femmes arabes ou d'origine arabe connaissent des discriminations, des remarques, des injures qui sont liées au fait qu'elles soient racisées ET femmes.

"Les sociétés patriarcales sont érigées sur un modèle intrinsèquement violent mettant en esclavage, privant de droits fondamentaux, autorisant les représailles les plus cruelles, trempant les mains des hommes dans le sang de la moitié féminine de la société sous couvert de crimes d'honneur et de haine du désir éprouvé pour elles et souvent frustré. Dépourvues de droits, haïssables, violables, méprisables, elles inspirent à la plupart des hommes un dangereux mélange de désir et de mépris. Elles sont, à leurs yeux troublés, à la fois un objet de convoitise et de profond dénigrement, et dans ce mélange, ils haïssent d'abord les sensations désordonnées qu'elles leurs inspirent, l'impact de ce qu'elles sont dans leurs propres corps, l'empreinte qu'elles laissent sur eux."

FATIMA-EZZAHRA BENOMAR
ARTICLE "ET SI C'ÉTAIT UNE HISTOIRE DE FEMMES?"

Intersectionnalité et monde arabe ?



FEMMES ARABO-MUSULMANES, MULTIPLES DISCRIMINATIONS

En ce qui concerne les ouvrages sur l'intersectionnalité des afro-féministes, leur réception reste très limitée dans le monde arabe, car ils n'ont pas été traduits.

Cependant, et de manière très succincte, ces écrits ont eu un écho dans certains milieux universitaires égyptiens, car anglophones. D'ailleurs, la féministe égyptienne Nawal El-Saadawi s'est, elle aussi, déjà intéressée à l'intersection entre différentes catégories : "femmes, pauvres, malades, exploitées, emprisonnées"

La femme de culture arabo-musulmane vue d'Europe, et en particulier vue de France, pays de la laïcité, se retrouve à l'intersection de plusieurs catégories (sexuelles, sociales, historiques, économiques, culturelles) qui la rendent invisible. Elle sera tour à tour appréhendée comme arabe (non-européenne), ou comme musulmane (non-laïque), ou comme immigrée (même lorsqu'elle a la nationalité européenne), ou comme issue d'une ancienne colonie française, ou comme issue de tel milieu social... Mais son identité singulière, qui coïncide avec le point d'intersection de ces catégories plurielles, peine à être reconnue. Des rôles lui sont assignés, qui entravent sa connaissance de soi, et sa reconnaissance par autrui." <http://postcolonialist.com/academic-dispatches/intersectionnalite-et-feminismes-arabes-avec-kimberle-crenshaw/>

Par exemple. La question du foulard, ou encore celle du burkini. On peut voir dans les polémiques autour du foulard (1989, 2004, aujourd'hui) ou encore du burkini (été 2016) une expression de la peur de l'islam, surtout en France, mais il est important de noter que cette peur se matérialise autour des femmes musulmanes.

Cela est caractéristique d'une discrimination liée aussi bien à la confession religieuse (dont le signe distinctif est visible) qu'au genre de la personne. Les hommes musulmans, ainsi que les femmes non-voilées, croyantes ou non, ne le vivront pas de la même manière. Les femmes racisées rencontrent des préjugés sexistes et racistes aussi dans le milieu du travail.

Par exemple. Les femmes portant un foulard sont particulièrement touchées par les discriminations structurelles, dans la mesure où en Belgique, elles seront peu embauchées dans les services publics ou dans l'enseignement. Alors qu'elles n'auront aucun mal à trouver du travail comme aide-ménagère (métiers moins valorisés). Ici encore, l'intersectionnalité nous permet de mettre le doigt sur cette situation spécifique des femmes racisées dans un contexte donné.

Pour plus d'informations, voir Joan Wallach Scott, "Politics of the Veil".

""Je n'établis pas de distinguo entre l'émancipation de la femme et la libération de l'Égypte ou du monde arabe. Dans mes écrits, j'ai toujours rattaché la question de la colonisation - qu'il s'agisse de la colonisation britannique, ou de l'américaine - à la question de la femme. La presse laisse entendre que j'écris uniquement sur la femme, mais je vous assure que je tiens toujours à associer la question féminine aux problèmes politiques locaux et internationaux".

NAWAL EL SAADAWI
INTERVIEW POUR BABELMED

Intersectionnalité et monde arabe ?

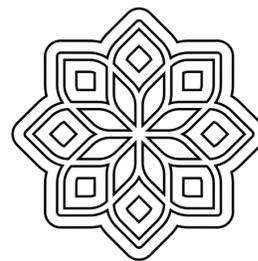
FEMMES ARABO-MUSULMANES, MULTIPLES DISCRIMINATIONS (2)

Comme le dit Noémie Emmanuel de *Vie Féminine* (Axelle, Hors Série n°205-206): "Etre une femme racisée c'est aussi avoir le sentiment d'être toujours renvoyée à un supposé groupe d'appartenance".

Dans la mesure où on peut vouloir appartenir à un groupe – une envie très logique par ailleurs – et le revendiquer ouvertement, on peut se voir renvoyer à ce groupe uniquement. Le cas des femmes voilées est particulièrement frappant à ce titre, car elles ont un signe distinctif d'appartenance à une religion et en même temps, elles se voient très souvent renvoyées uniquement à leur identité musulmane. Le piège est alors de **tomber dans des catégories figées et de se voir enfermées là-dedans.**

Les revendications identitaires fortes et l'**intérieurisation des discriminations** peuvent également amenées à se renvoyer constamment à une identité spécifique, car on se revendique soi-même uniquement par ce biais-là.

L'enjeu de l'intersectionnalité est alors d'une part de **rendre certaines catégories visibles qui ne l'étaient pas auparavant**, mais également de **ne pas se diviser** car on se concentrerait uniquement sur des revendications identitaires inconciliables.



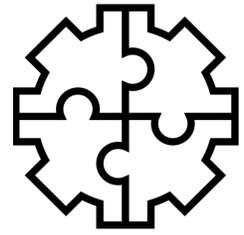
L'intersectionnalité permet aussi de dénoncer et de **déconstruire les stéréotypes et les schémas de pensée coloniaux et post-colonialistes.**

Soumaya Mestri dans "Décoloniser le féminisme, une approche transculturelle" dénonce la figure stéréotypée de "la femme arabe": *femme soumise, confinée voire otage de la sphère privée, femme-objet sacrifiée sur l'autel du plaisir masculin, une subalterne n'ayant aucun droit à la parole.*



Selon Edward Saïd, l'orientalisme est un système de pensée et de représentations par lequel l'Occident en est venu à construire l'Orient comme étant son "autre", donc comme lui étant parfaitement opposé en tout, et donc inférieur. Aujourd'hui encore, beaucoup de préjugés et de stéréotypes à l'égard des personnes arabes et/ou musulmanes trouvent leurs racines dans ce système de représentation.

Intersectionnalité, quelles solutions possibles ?



IMPLICATIONS ET MISE EN PRATIQUE

Comment trouver des solutions aux discriminations intersectionnelles ? Comment éviter de reproduire des inégalités sociales sur base de modèles d'oppression imbriqués ?

Nous proposons ici l'idée d'**intersectionnalité située**. Celle-ci doit être appliquée à toutes les personnes et pas uniquement aux personnes marginalisées et racialisées (même si historiquement le terme d'intersectionnalité est liée à ces personnes). Pourquoi ? Le but n'est pas de risquer de créer des exceptions et de retomber dans une essentialisation des personnes marginalisées.

L'idée de l'intersectionnalité située est de **se positionner de son propre point de vue et d'essayer de déconstruire les différents systèmes d'oppression à l'œuvre**, comme l'explique bien Nira Yuval-Davis dans *Raisons politiques* 2015/2 (N°58).

Quelques pistes à suivre en animation ou lorsque l'on cherche à adopter une position intersectionnelle :

- établir un rapport égalitaire entre les animateur-trice-s et les personnes animées.
- Ne pas confisquer la parole.
- Prendre soi-même conscience de ses propres préjugés et perpétuellement tenter de les déconstruire.

- prendre conscience de sa position privilégiée, variable selon les situations et ne pas oublier qu'une personne opprimée peut aussi être l'opprimeur de quelqu'un d'autre.

- reconnaître la pluralité des identités inhérente à chaque personne

- redonner du pouvoir aux femmes en les écoutant, en leur donnant la parole, en déconstruisant les idées reçues et en ne les assignant pas à un seul aspect de leur identité.

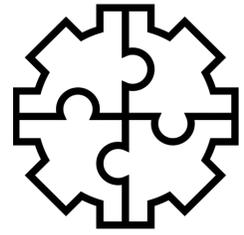
- partir de l'expérience des femmes pour mieux la reconnaître et mieux la valoriser
- s'inspirer des personnes modèles qui sont touchées et répondent aux discriminations que nous subissons également.

Rappelons encore brièvement l'importance dans une approche intersectionnelle de **ne pas diviser les combats féministes**.

En effet, il est fondamental de reconnaître la multiplicité des femmes mais aussi de leurs systèmes d'oppression sans pour autant tomber dans l'inverse, à savoir se fonder sur ces distinctions pour ne plus du tout agir ensemble et pour rejeter l'autre.

La base commune du féminisme selon AWSA-Be est dès lors la lutte contre les violences faites aux femmes, le patriarcat, le sexisme et pour une meilleure reconnaissance des droits des femmes. partout dans le monde.

Intersectionnalité, quelles solutions possibles ?



SE MÉFIER DU RELATIVISME CULTUREL

AWSA-Be dénonce le relativisme culturel et cette tendance - par ailleurs teintée de post-colonialisme - à accepter de **sacrifier les femmes au nom du respect des cultures. Évitions de fixer et de figer les systèmes d'oppressions.**

L'approche intersectionnelle est nécessaire comme **grille de lecture dans l'action sociale.** Pour que l'intervention soit juste et efficace, il faut comprendre le contexte dans lequel on intervient. Il faut comprendre pourquoi on intervient, pour qui et pour arriver où. Prenons l'exemple des violences conjugales. L'approche intersectionnelle nous aide à analyser la situation dans laquelle la femme se trouve à tous les niveaux : social, économique, culturel, etc.

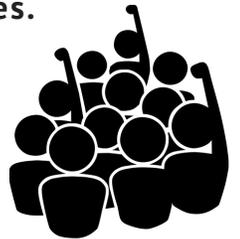
Croire qu'une solution type correspond à toutes est tout simplement une illusion même une erreur.

Nous pouvons résoudre un problème et en créer d'autres si nous ne prenons pas en compte les différentes difficultés que la femme vit.

L'approche intersectionnelle permet cette lecture et d'**ouvrir les yeux sur les différentes facettes de l'identité d'une personne et ce que cela implique dans sa vie.**

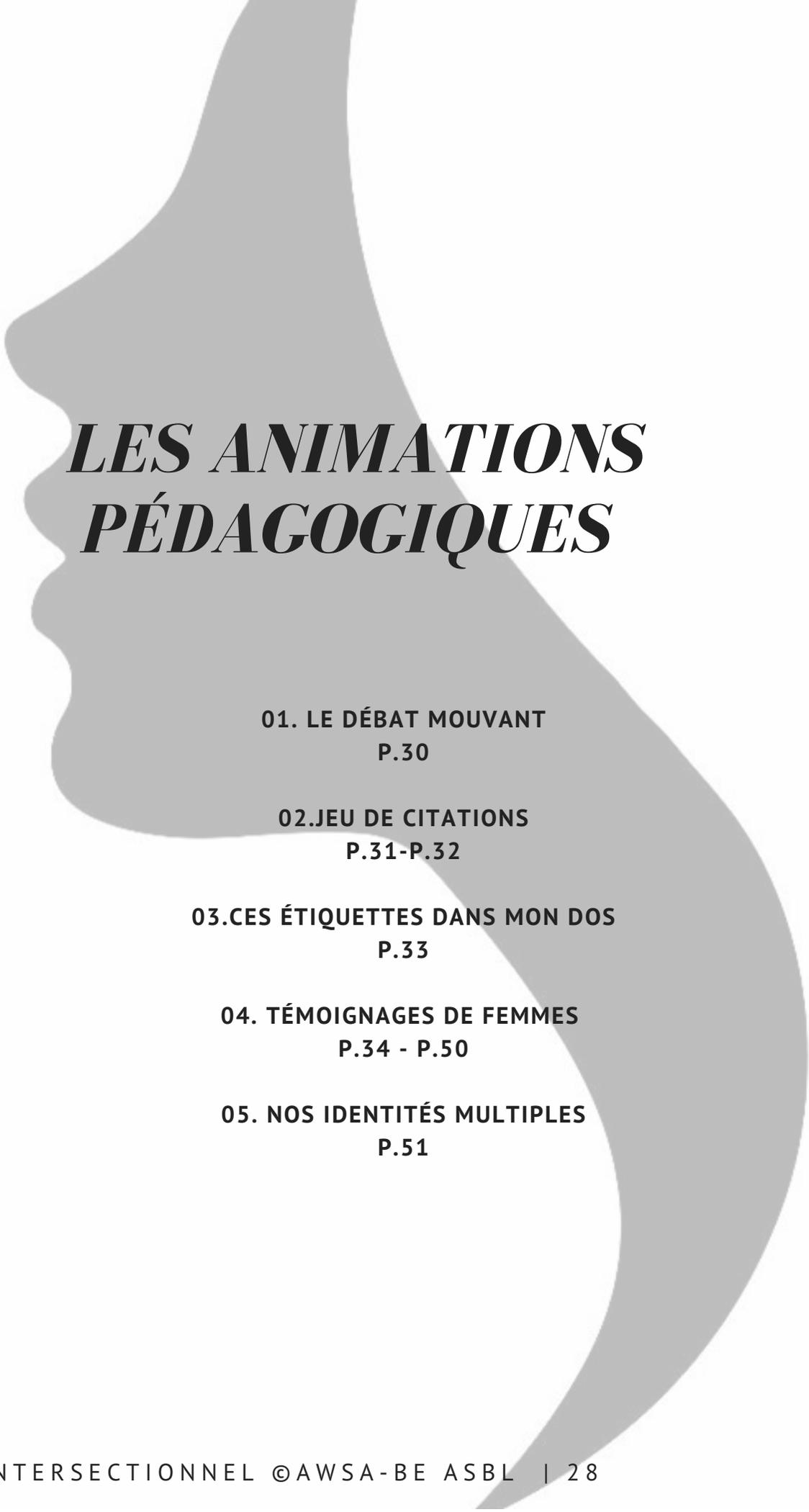
Ceci dit, en aucun cas, l'intersectionnalité veut dire pour nous le relativisme culturel. **La discussion ne se porte pas sur la reconnaissance ou non d'une discrimination selon des normes culturelles ou religieuses mais bien de comment y faire face efficacement dans un contexte culturel, social, économique donné.**

La pensée féministe d'AWSA-Be se veut inclusive et se nourrit des **différentes visions apportées par d'autres féministes.** Notre ambition est indéniablement de **créer des ponts et des alliances pour faire avancer les droits des femmes.**



L'idée de **solidarité politique** est ici particulièrement prégnante car elle entend soutenir des combats féministes même si ceux-ci ne nous concernent pas directement.





LES ANIMATIONS PÉDAGOGIQUES

**01. LE DÉBAT MOUVANT
P.30**

**02. JEU DE CITATIONS
P.31-P.32**

**03. CES ÉTIQUETTES DANS MON DOS
P.33**

**04. TÉMOIGNAGES DE FEMMES
P.34 - P.50**

**05. NOS IDENTITÉS MULTIPLES
P.51**

Quelques conseils avant d'animer...



S'APPROPRIER LES FICHES D'ANIMATION

Avant d'entrer au cœur des animations, nous vous proposons de parcourir les postulats de de l'outil pour bien s'approprier les quelques concepts et mots clés.

Sélectionnez les activités parmi les animations proposées ici, en fonction de votre public, de leurs besoins et attentes mais aussi de votre capacité personnelle à vous approprier l'animation.

Vous trouverez ci-après des fiches d'animations détaillant les objectifs et consignes de chaque activité. Certaines animations sont associées à des supports de travail (témoignages, étiquettes) que vous trouverez en annexe.

HUMOUR ET APPROCHE POSITIVE

Par l'humour, par l'ouverture, par le jeu, par les questions et réflexions qui donnent à chacun-e sa place, l'animateur/trice permet aux participant-es d'oser aller vers les autres, de faire tomber des barrières et d'amener à une auto-évaluation de ses propres modes de pensées.

Nous encourageons l'animateur/trice à utiliser l'approche qui cherche à valoriser la communication positive c'est à dire via la discussion de groupe, l'écoute, la connaissance de l'autre.

Il ne s'agit pas que de parler d'ouverture mais aussi de vivre cette ouverture, en travaillant notamment sur l'identité du groupe, sur l'image de celui-ci et sur sa cohésion interne.

GÉRER LES DÉBATS ET LA DÉMARCHÉ D'ÉDUCATION PERMANENTE

On peut être en désaccord mais sans pour autant couper la parole à l'autre ou mettre un terme au débat, il faut pouvoir aussi donner une priorité à l'écoute et poser ses arguments : répondre par des questions ou demander des précisions, des explications pour appuyer les propos.

Face aux désaccords, il s'agit d'approfondir ce qui a été dit, de demander à préciser le propos, montrer aussi vos connaissances. Par raisonnement logique, amener l'autre à se remettre en question et développer un esprit critique, dans une démarche d'éducation permanente.

L'éducation permanente c'est une façon d'appréhender la société : y prendre part et y assumer sa place de citoyen-ne en développant sa participation active en invitant à se questionner, à prendre du recul, à s'impliquer et à se projeter collectivement pour un meilleur vivre ensemble. Cet outil propose différents ingrédients propres à cette démarche et nous vous en souhaitons une belle utilisation pratique...



Le débat mouvant

OBJECTIF: PERMETTRE UNE PRISE DE PAROLE PUBLIQUE PLUS FACILE, EN CRÉANT UNE DYNAMIQUE ET DE L'ACTION. RÉFLÉCHIR ENSEMBLE AUTOUR DES ENJEUX DE L'INTERSECTIONNALITÉ

L'animateur/trice peut utiliser ce jeu comme introduction ou comme conclusion.

Il n'y a pas de bonnes ou mauvaises réponses et le jeu de positionnement dans l'espace permet de nuancer ses réponses.

Lecture à voix haute des affirmations, l'une après l'autre par l'animateur/trice. Débat à partir des réflexions et remarques apportées par chaque participant/e. D'accord/pas d'accord, dans quelle mesure et pourquoi?

Astuce: instaurer des codes visuels pour le débat comme secouer des mains en cas de désaccord avec la personne qui parle au lieu de l'interrompre.

- L'intersectionnalité, c'est utopique!
- L'intersectionnalité peut diviser les féministes entre elles.
- Si on prend en compte les spécificités de certaines femmes de couleurs, on risque de tomber dans le communautarisme.
- Les médias renforcent les stéréotypes et les clichés. Les femmes de couleurs y sont peu visibles.
- Le féminisme universel puise ses racines dans les vagues féministes développées en Occident.
- Les féministes musulmanes ne sont pas assez militantes.
- Les luttes antiracistes ne sont pas plus nobles que les luttes féministes.
- L'intersectionnalité permet de fédérer les différences et de créer plus de solidarité.
- Il faut décoloniser le féminisme.
- Etc.

ANIMATION 2

“ ”

Jeu de citations

**OBJECTIF: OUVRIR LES YEUX SUR D'AUTRES
RÉALITÉS EN INTÉGRANT UNE APPROCHE
INTERSECTIONNELLE
ET MENER UNE RÉFLEXION CRITIQUE
INDIVIDUELLE ET COLLECTIVE**

Découpez les 10 étiquettes de citations, mettez-les dans un panier ou un chapeau.

Demandez aux participant-e-s d'en piocher une au hasard (selon la taille du groupe, cela peut aussi se faire en sous-groupe).

Demandez-leur de les lire à voix haute et de réagir : « Que vous inspirent ces propos ? Qu'en pensez-vous ? Êtes-vous d'accord ? Pourquoi ? Échanges avec tout le groupe.

Astuce: se reporter aux définitions dans le livret pour bien expliquer certains concepts.

Il s'agit de faire réfléchir par des citations sur les féminismes et l'intersectionnalité mais aussi de découvrir des femmes qui se sont exprimées et s'expriment sur ces questions. C'est pourquoi, nous vous invitons également à présenter brièvement chacune des auteures lors des discussions communes.

Complément: En introduction de cette animation, vous pouvez aussi faire un petit jeu dynamique en lisant à voix haute une liste de noms de grandes figures historiques et contemporaines de luttes féministes et antiracistes, en demandant aux participant-e-s de se lever et de se rasseoir dès qu'ils/elles ne re-connaissent pas la figure en question.

« Il est difficile de séparer le fait d'être une femme du fait d'être noire. » Chimamanda Ngozi Adichie

« Ce ne sont pas nos différences qui nous divisent. C'est notre inaptitude à reconnaître, accepter et célébrer nos différences » Audre Lorde

« Seules les musulmanes persécutées intéressent l'Occident » Fatima Mernissi

« Il n'y a pas de 'petites violences' contre les femmes » Selma Benkhelifa

« Le féminisme n'est pas une invention occidentale » Nawal El Saadawi

« Pour moi, être une femme n'était qu'une longue liste d'interdits. » Chimamanda Ngozi Adichie

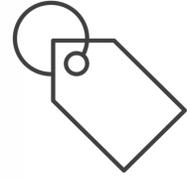
« Au nom de la religion, on a interdit la démocratie, la mixité... on a tout interdit. » Asma Lamrabet

« L'homme a peu de chances de cesser d'être un tortionnaire pour l'homme, tant qu'il continuera à apprendre sur la femme son métier de bourreau. » Fatima Benomar transposant une citation de Marguerite Yourcenar

« Lorsque les hommes sont opprimés, c'est une tragédie. Lorsque les femmes sont opprimées, c'est une tradition. » Letty Cottin Pogrebin

« Je n'accepte plus les choses que je ne peux pas changer. Je change les choses que je ne peux pas accepter. » Angela Davis

ANIMATION 3



Ces étiquettes dans mon dos

**OBJECTIF: DÉNONCER LES CLICHÉS ET
FAIRE RÉFLÉCHIR À TOUT CE QUI DÉFINIT
UNE PERSONNE, POUR COMPRENDRE L'IDÉE
D'IDENTITÉ MULTIPLE**

Prenez plusieurs post-it et demandez aux participant-e-s d'écrire dessus un ou une idée/qualificatif/adjectif ou une première impression (ce qu'on imagine aux premiers abords sur l'identité de l'autre) pour chaque participant-e. Chacun-e place un ou deux post-it dans le dos des autres participant-e en question.

Une fois que tout le monde a posé les post-it dans le dos de chaque participant-e, chacun-e à son tour découvre les étiquettes mises derrière son dos.

Passer les post-it ensemble en revue:

-s'interroger sur la manière dont on est perçu-e par les autres ET sur la manière dont on perçoit l'autre.

-Identifier nos croyances, clichés, modes de pensée envers certaines communautés.

Montrez comment différentes oppressions pourraient se croiser, et que nous n'avons pas juste une seule identité.

Faites un débriefing autour des **questions suivantes** :

- 1- Quelles sont les clichés et les étiquettes qui reviennent le plus souvent ?
- 2- Quelle est l'étiquette qui me surprend et/ou me dérange le plus ?
- 3- Qu'est-ce qui me touche le plus à la lecture de tous ces post-it ?
- 4- Quelle étiquette j'aurais préféré recevoir ?
- 5- Quel effet cela fait-il d'avoir des étiquettes dans son dos ?

ANIMATION 4



Témoignages de femmes

OBJECTIF: ANALYSER ENSEMBLE DES TÉMOIGNAGES DE FEMMES ET VOIR EN QUOI LEURS VIES SONT TRAVERSÉES PAR L'INTERSECTIONNALITÉ.

L'animateur/trice crée des sous-groupes et distribue aux participant-e-s un témoignage à lire ensemble. Ou selon la taille du groupe, choisit deux témoignages et mène une analyse avec l'approche intersectionnelle ainsi qu'une discussion collective.

Après lecture des témoignages, on peut aussi demander aux participant-e-s d'écrire, seul-e ou en groupe, ce qu'ils/elles ressentent, ce que leur inspire ces femmes, ce qui les marque et touche plus particulièrement. Pourquoi pas aussi, si vous réalisez l'animation en plusieurs séances, demander au groupe à la fin des ateliers d'écrire, à leur tour, leur témoignage. L'animateur/trice peut aussi rassembler

différents témoignages ou ressentis par rapport à cet échange et aux autres animations réalisées sur la thématique.

Complément: Réflexion sur le projet et écoute des extraits sonores des témoignages de femmes et échanger ensemble.

Variante: prendre un ou plusieurs portraits de femmes et demander aux participant-e-s d'écrire sur des petits panneaux ce qu'ils/elles imaginent sur l'histoire, le caractère, l'identité de cette femme. Parcourir les différents panneaux, souligner les éventuels préjugés et montrer que différentes oppressions s'imbriquent et que ces femmes ont une identité multiple.

Témoignage de Fatna (1)*« Je ne suis pas une femme qui reste à la maison, j'aime bien bouger ! »*

Je m'appelle Fatna. Je suis née au Maroc et je suis arrivée en Belgique en 1964 avec mon fils pour rejoindre mon mari qui travaillait depuis 3 mois dans les mines à La Louvière. J'avais 17 ans. Nous ne sommes restés que quelques années en Belgique car, à partir de 1967, les mines ont commencé à fermer et, même s'il était possible de trouver d'autres types de travail (par exemple, beaucoup d'hommes sachant lire et écrire ont été engagés à la STIB), mon mari a décidé de rentrer au Maroc en 1968. Moi, je voulais rester car nous avions de chouettes amis dans le quartier, dont mon frère et ma sœur qui habitaient là aussi, mais je n'avais pas le choix : à l'époque, c'étaient les hommes qui commandaient ; les femmes, elles, n'avaient rien à dire. Rien que pour voyager, il fallait demander l'autorisation à son mari !

Ça n'allait pas très bien avec mon mari, il était très dur, et, en 1968, peu après mon retour au Maroc, j'ai décidé de divorcer après 7 ans de mariage. J'avais vu en Belgique que les choses pouvaient être différentes : je n'étais plus la femme qui disait « oui » à tout. Seulement, à l'époque, il était mal vu qu'une femme demande le divorce, c'était à l'homme de décider. Mais moi, j'étais un peu rebelle alors j'ai demandé le divorce malgré tout : je ne pouvais plus rester avec lui, même si certains de ma famille souhaitaient ma mort pour ça. Bien sûr, il ne l'a pas accepté et a refusé que je voie mon fils. Nous sommes allés devant le juge qui a tranché que j'avais le droit de voir mon enfant une fois par semaine, le vendredi. J'ai accepté le divorce, malgré ces conditions. Quelques mois plus tard, mon ex-mari m'a empêchée de continuer à le voir. Il m'a frappée violemment, m'a emmenée au commissariat et a dit au policier : « Le juge m'a donné la garde de mon enfant, mais elle est venue pour le voler ». Je ne voulais pas le voler, mais juste le voir ! À l'époque, il y avait de la corruption et l'argent de mon ex-mari a suffi à convaincre le policier : après 10 jours passés au commissariat, j'ai été présentée devant le juge avec un faux dossier (vol d'enfant) : j'allais passer 6 mois en prison...

Une fois sortie de prison, j'ai pu aller travailler en Libye grâce au mari de ma sœur qui travaillait dans une société à Tripoli. Vu que tout le monde travaillait, ils cherchaient des femmes qui pourraient s'occuper de la maison. Alors j'ai signé un contrat et suis partie vivre là-bas pendant 4 ans (de 1969 à 1973). Pour moi, le voyage était comme un oiseau qui prend son envol.

À la fin du contrat, je suis retournée au Maroc où je me suis vite remariée à cause de la pression de mon entourage (famille, voisins). Une femme seule et divorcée, ça dérangeait à l'époque, ça faisait peur : on craignait que j'aie volé le mari des autres. Ma mère m'a dit un jour : « Ma fille, tu ne peux pas rester comme ça toute ta vie. Tu es encore jeune, tu dois être mariée ». Alors pour les faire taire, j'ai choisi un homme au hasard et je l'ai épousé. Au début, ça allait : la première femme s'occupait de leurs 7 garçons pendant que, moi, je travaillais avec lui. À un moment, il m'a même fait passer le permis de conduire. Mais il s'est vite avéré pire que le premier : il avait un cœur noir et était très violent, avec nous, ses femmes, mais aussi avec les enfants.

Car les hommes de l'époque ne parlaient pas, ils frappaient uniquement, comme un maître qui frappe ses esclaves. Après quelques mois, sa première femme est partie en laissant les enfants et je m'en suis occupée pendant un an et demi.

Témoignage de Fatna (2)

En 1977, nous sommes venus rendre visite à mon frère et ma sœur restés en Belgique. Après une semaine, victime d'un grave accident de voiture. J'ai eu les deux jambes cassées après avoir été percutée par un taxi et j'ai été hospitalisée à Brugmann pendant un an. Pendant ce temps, mon mari, qui travaillait dans le bâtiment au Maroc, a monté une petite société de carrelage avec un Italien. Il y a travaillé pendant deux ans puis il a décidé de rentrer au Maroc car c'était trop dur pour lui de travailler dans le froid. Je suis donc retournée vivre au Maroc en 1979 mais je revenais régulièrement en Belgique pour des contrôles médicaux.

Au bout d'un moment, j'ai voulu divorcer à nouveau car je ne supportais plus la violence (la Belgique m'avait, une fois encore, ouvert les yeux sur certaines choses). J'ai demandé le divorce devant toute ma famille proche en annonçant que s'il refusait, je repartirais travailler en Libye, même sans son autorisation. Il a dit qu'il ne pouvait pas m'obliger à rester avec lui mais m'a ensuite emmenée en voiture dans une forêt où il a commencé à creuser un trou en disant : « Puisque tu veux divorcer, je vais t'enterrer vivante et dire à ta famille que tu es repartie en Libye. Personne ne demandera où tu es passée ». J'ai eu très peur et suis restée avec lui. Je lui ai promis de ne plus jamais parler de divorce, ce que j'ai fait pendant plus de 20 ans, malgré les coups et les insultes qui ont suivi (sans parler des autres femmes qui ont partagé sa vie). À partir de ce moment-là, notre relation a pris une autre tournure, sans sentiment : c'était horrible. Puis, en 1996, il est décédé. Lorsque je faisais ma prière, j'avais souvent demandé à mon Dieu qu'il parte avant moi, ne fût-ce qu'un seul jour pour que je puisse connaître la vie sans lui. Ça fait désormais 21 ans que je suis veuve. J'ai détesté les hommes. Pour moi, ils sont tous les mêmes.

Après son décès, sa première femme et moi aurions dû hériter chacune de 4% mais les enfants, que j'avais élevés comme les miens, m'ont refusé ma part. Je n'ai pas voulu les poursuivre en justice alors j'ai décidé de retourner en Belgique, comme pour fuir tous ces problèmes. Quand mon mari est mort, j'ai dû commencer à travailler. Il m'a fallu 4 ans pour rassembler un peu d'argent en vendant le petit terrain que je possédais et en travaillant dans un hammam et comme femme de chambre dans un hôtel. C'étaient des journées très longues : je commençais à 5h du matin et finissais à minuit. En 2000, j'ai facilement obtenu un visa de trois mois (grâce à mes nombreux allers-retours entre le Maroc et la Belgique) et suis venue habiter à Charleroi, chez ma nièce qui m'a aidée à obtenir la carte de séjour (de 5 ans) : elle possédait un petit commerce et, aux yeux de l'Etat belge, j'étais engagée pour y travailler. En réalité, elle était enceinte et nous avons convenu que je l'aide tout au long de sa grossesse. Après un an et demi à ses côtés, j'ai déménagé à Bruxelles où j'ai loué un petit studio tout en travaillant à gauche à droite. Après environ deux ans à travailler en tant que cuisinière lors d'événements et dans des snacks, j'ai pu retourner au Maroc. J'ai alors adopté mon petit-fils aîné et l'ai emmené avec moi en Belgique vers 2002 car je n'avais pas envie de vivre seule. Mais l'Etat belge a refusé de lui donner des papiers car je n'avais pas de travail. C'est à ce moment-là que ma voisine et propriétaire de l'immeuble (avec qui j'avais déjà sympathisé et partageait souvent mes repas), m'a proposé de devenir concierge. À l'époque, je ne parlais pas très bien français et ne savais ni lire ni écrire mais elle m'a promis de m'aider à tout apprendre. Je n'oublierai jamais cette femme-là, elle m'a sauvée. Nous avons donc déménagé à la conciergerie où j'habite toujours aujourd'hui.

Témoignage de Fatna (3)

Mon petit-fils a rapidement obtenu sa carte de séjour. Pour lui permettre d'aller à l'école, je travaillais la journée en tant que concierge et la nuit chez les gens. J'ai aussi suivi des cours du soir pour apprendre à lire et à écrire. Heureusement, c'est un garçon qui n'a jamais posé de problème : après le secondaire, il a obtenu un bachelier en construction puis il a travaillé tout en faisant son master en cours du soir. Maintenant, il travaille à la commune d'Ixelles. Donc je suis tranquille. L'éducation c'est important et magnifique, surtout pour les femmes. Heureusement qu'en Belgique, la loi oblige les enfants à aller à l'école. J'entends souvent dire que la première génération de femmes immigrées ne faisait que rester à la maison. Mais c'est faux, elles ont beaucoup travaillé (car les hommes ne faisaient rien du tout et il n'y avait pas toutes les aides ménagères actuelles) et elles se sont battues pour que leurs enfants, surtout les filles, puissent aller à l'école. Elles avaient de longues journées : beaucoup travaillaient pour des sociétés de nettoyage (ce que les femmes belges ne voulaient généralement pas) tout en s'occupant de leurs enfants et de la maison. Aujourd'hui les choses ont bien changé : les femmes ont le droit de parler, de refuser et même de voyager seule sans l'autorisation de leur mari, on n'écrit plus sur leur carte d'identité qu'elles sont l'épouse de X ou Y. Elles ont de la chance ! A l'époque, le mari était considéré comme un deuxième Dieu sur Terre et on ne pouvait rien dire. Malheureusement, il y a, encore aujourd'hui, des femmes qui connaissent des problèmes avec leur mari mais cela arrive moins souvent et la loi est désormais du côté des femmes : un homme qui frappe sa femme risque aujourd'hui la prison. Cependant, les femmes sont toujours des victimes car il n'y a pas encore de réelle égalité entre les femmes et les hommes. Les hommes, surtout les hommes arabes je pense, refusent de changer leur mentalité et reproduisent les mêmes schémas que leur père et grands-pères. Par exemple, mon petit-fils de 29 ans, qui a pourtant grandi en Belgique, a quand même gardé quelques traces de son grand-père : il n'envisage pas de se marier avec une femme qui travaille, et encore moins qui travaille avec des hommes. Je ne suis pas d'accord avec lui et je déteste l'entendre dire ça ! La nouvelle génération n'a aucune idée de ce que l'ancienne génération a traversé ! Maintenant, je suis retraitée et je suis aussi engagée dans différentes associations, telles que le Comité des femmes de Saint-Josse et la Maison de la famille de Saint-Josse, avec lesquelles je prends part à différentes actions : on a notamment créé l'espace citoyen Pause-café où on organise des activités et servons des repas aux femmes sans papiers. Toutes ces activités me permettent d'apprendre de nouvelles choses en rencontrant des personnes différentes. Je ne suis pas une femme qui reste à la maison, j'aime bien bouger ! Aux femmes qui ont connu des difficultés similaires aux miennes, je refuse de donner des conseils car il est difficile d'intervenir dans un couple. La seule chose que je peux dire c'est de ne jamais baisser la tête : il faut dire « oui » quand ça nous arrange, mais aussi savoir dire « non » quand ça nous arrange. La femme doit être douce et gentille car c'est ce dont la famille et la société ont besoin mais elle doit également pouvoir avoir confiance en elle et, pour cela, elle doit bien connaître ses droits et ses devoirs (aussi bien dans la sphère familiale que dans la société). Si elle abandonne ses droits une seule fois, elle finira par se faire marcher dessus. Elle doit aussi être patiente, mais sans avoir peur de porter plainte ou de divorcer quand il n'y a plus d'autre solution. Car quand un ménage tourne mal, ce sont généralement les enfants qui souffrent. Ce n'est pas toujours évident, mais heureusement, aujourd'hui, il existe des structures pour accompagner les femmes dans ce genre de démarches.

Témoignage de Hajer (1)

« La femme doit avoir sa fierté, elle doit avoir du caractère.

Moi, je suis une femme de caractère ! »



Je suis Grami. Je suis née le 3 janvier 1978 en Tunisie. J'ai grandi à Djerba aux côtés de chrétiens, juifs et musulmans. Je suis fille unique. J'ai grandi dans un village, dans une famille de fermiers où tout le monde se connaissait contrairement aux grandes villes. Les femmes, dans mon village, se voilaient les cheveux, priaient ... J'ai grandi dans une belle maison et on se déplaçait avec de belles voitures. On peut dire qu'on était riches.

Un jour, à l'âge de 12 ans, je jouais dans le jardin alors que mes parents allaient vers le marché pour ramener du poisson frais. Ils sont sortis et ils ne sont jamais revenus ! Ils sont décédés suite à un accident mortel avec un camion. Au lieu de me soutenir dans cette épreuve, la famille se tracassait plus pour l'avenir de la maison, de l'or et de l'argent que possédaient mes parents. C'était un moment très dur et tout ce que je voyais c'était la famille qui courait dans tous les sens. Je n'oublierai jamais ce moment ! Personne n'est venu vers moi pour me dire ce qu'il s'est passé : pourquoi mes parents ne sont plus là ?

Le lendemain matin, je m'aperçois que la maison était remplie de chaises, tout le monde s'était habillé en noir avec un Coran à la main. Je ne comprenais plus rien ! D'un coup, je vois deux cercueils arriver dans le salon. Des membres de ma famille les prennent très vite pour aller les ramener au cimetière. J'entendais qu'on se tracassait pour moi ; la famille se demandait ce qu'ils allaient bien faire de moi « une fille seule dans cette grande maison... ». En comprenant progressivement qu'il s'agissait du décès de mes parents, j'étais littéralement sous le choc, je n'avais même pas le courage d'interpeller la famille. Je restais silencieuse.

Finalement, la famille a décidé que ça sera ma tante qui me prendra en charge. Elle disait qu'elle me traiterait comme ses enfants. Mais non en fait ! Je n'ai jamais été considérée comme ses enfants ! J'étais la femme de ménage un point c'est tout ! C'était moi qu'on envoyait pour faire les courses sous une chaleur insupportable. A la maison, c'était aussi moi qui servais les autres. Je ne mangeais que les restes de la nourriture sur une table à part. J'ai été maltraitée par toute la famille. Je dormais au dernier étage dans la maison de ma tante, dans une chambre sans lumière avec juste un matelas à terre. Je portais toujours la même robe avec des souliers troués ; je n'avais pas de vêtement pour me changer. Ma tante me frappait, me giflait... C'est une période de ma vie que je n'oublierai jamais !

A l'âge de 17 ans, on a voulu me présenter à un cousin éloigné âgé de 45 ans. On me disait « c'est le moment de te marier ! Tu pourras avoir les papiers pour aller vivre en Europe et avoir beaucoup d'argent ». Moi, je n'ai jamais voulu quitter la Tunisie. Aujourd'hui, je me dis que j'aurai dû patienter jusque 20, 21 ans pour aller tous les attaquer en justice. Mais finalement, je me suis mariée à l'âge 17 ans. Mon mari de 35 ans m'a ramenée en Belgique à l'âge de 19 ans, le temps de régler les papiers. Lui, avait plusieurs sociétés, il avait beaucoup d'argent. Moi, je devais m'occuper de la maison. Il me forçait à me voiler avant de sortir à l'extérieur sinon il me menaçait. Je ne sortais que très rarement. Je restais à la maison à ne rien faire. Je vivais dans une prison.

Témoignage de Hajer (2)



J'ai fait de nombreuses fausses couches. Quand j'ai eu ma première fille, Nathalie, il l'obligeait à porter des jupes et un foulard pour couvrir ses cheveux. Il lui interdisait d'aller à la piscine. Quand mon mari rentrait à la maison, il venait souvent accompagné de son frère. Et moi, je devais avoir tout préparé pour qu'ils puissent manger. Financièrement, il m'achetait tout ce que je voulais mais jamais il ne m'a donné de l'argent. Il m'interdisait d'aller faire les démarches pour avoir la nationalité belge. Pendant 3 ans, on n'a plus dormi ensemble. Il vivait dans un étage et moi à un autre étage de la maison. Il venait vers moi que quand il avait besoin de moi pour son besoin sexuel. Tout se faisait selon ses envies. J'étais traitée comme un animal. C'est comme s'il m'avait achetée ! Un jour, je lui ai dit « Remercie Dieu que tu sois tombé sur une femme comme moi car aucune autre n'aurait supporté que tu la traites comme tu me traites ! ».

Quand on allait en vacances en Tunisie, il me laissait seule à la maison et il prenait ses sœurs et sa mère à la mer. Et quand je leur disais que j'avais envie de venir aussi, ma belle famille me hurlait dessus en me disant que je suis déjà tout le temps avec lui en Belgique, maintenant, c'est à eux d'en profiter. Ma belle-famille fouillait dans mes armoires et prenait mes affaires sans ma permission. A un moment donné, j'en ai eu tellement marre que je me suis moi-même mise à les frapper. Depuis ce jour-là, tout a été rompu, je ne parlais plus avec ma belle-famille.

Là où on habitait, à Ypres, j'ai rencontré une voisine, une vieille dame qui s'appelait Maria. J'allais chez elle boire du café avec des spéculoos. C'étaient des beaux moments ! Elle m'a parlé d'une ferme de cochons où je pourrai travailler pendant que mon mari est au travail. Pour qu'il ne sente rien, dès que je rentrais à la maison, je prenais une douche. Ainsi, j'ai pu économiser pas mal d'argent. J'enroulais l'argent dans une chaussette et je le cachais dans le tuyau de ma cour. On a beau dire ce qu'on veut sur l'argent, l'argent c'est important ! Quand la femme n'a pas son propre argent, elle doit mendier son mari. Elle est pire qu'une esclave ! La femme doit avoir sa fierté, elle doit avoir du caractère. Moi, je suis une femme de caractère. La femme doit avoir confiance en elle ! Elle doit être forte malgré les problèmes... Il faut avoir la foi aussi ; la foi c'est ce qu'on a dans le cœur ! Finalement, c'est Maria qui m'a aidée à faire la nationalité belge à la commune d'Ypres.

Quand mon mari l'a vu, il n'a plus mangé pendant trois jours. Après 10 ans de mariage, je me suis dit que c'était le moment de divorcer. Je me suis assise en face de lui et je lui ai dit « je veux divorcer ». Il était étonné. Mais bon, finalement, on n'a pas divorcé. Je me suis dit si je divorce, il va refaire la même chose avec une autre femme. J'ai préféré le supporter plutôt que de me dire une autre jeune femme devra endurer ce que j'ai enduré !

Aujourd'hui, mon mari est décédé. Je suis veuve depuis 6 ans. Son frère continue de nous causer des problèmes avec les sociétés de mon mari. Les policiers m'ont conseillé de sortir de chez moi, de louer un appartement avec mes deux enfants pour régler tous ces soucis.

Témoignage de Hajer (3)



Ça fait maintenant 6 ans que je suis en procès pour la maison que mon mari a vendu sans mon accord. J'ai travaillé plusieurs années pour payer mes loyers. Et à cette période de ma vie, j'ai de nouveau eu beaucoup de problèmes avec certains propriétaires, avec des sous-locations, des logements insalubres...

Aujourd'hui en tant que maman, je voudrais que mes enfants fassent des études. Moi je n'ai pas eu cette chance. J'attends de mes enfants qu'ils reconnaissent ce que j'ai fait pour eux.

Quand mes enfants me remercient, je me sens très joyeuse ! Je me nourris aussi de leur affection. Je ne veux pas qu'ils crèvent de faim comme moi quand j'étais petite !

Mais bon, finalement, on n'a pas divorcé. Je me suis dit si je divorce, il va refaire la même chose avec une autre femme. J'ai préféré le supporter plutôt que de me dire une autre jeune femme devra endurer ce que j'ai enduré !

Aujourd'hui, mon mari est décédé. Je suis veuve depuis 6 ans. Son frère continue de nous causer des problèmes avec les sociétés de mon mari. Les policiers m'ont conseillé de sortir de chez moi, de louer un appartement avec mes deux enfants pour régler tous ces soucis.

Ça fait maintenant 6 ans que je suis en procès pour la maison que mon mari a vendu sans mon accord. J'ai travaillé plusieurs années pour payer mes loyers. Et à cette période de ma vie, j'ai de nouveau eu beaucoup de problèmes avec certains propriétaires, avec des sous-locations, des logements insalubres...

Aujourd'hui en tant que maman, je voudrais que mes enfants fassent des études.

Moi je n'ai pas eu cette chance. J'attends de mes enfants qu'ils reconnaissent ce que j'ai fait pour eux.

Quand mes enfants me remercient, je me sens très joyeuse ! Je me nourris aussi de leur affection. Je ne veux pas qu'ils crèvent de faim comme moi quand j'étais petite ! Plus particulièrement pour ma fille, je voudrais qu'elle choisisse un métier qu'elle aime, qu'elle choisisse l'homme qu'elle veut.

Jamais, je ne refuserai le choix de mes enfants quant à leur choix de partenaire.

Je veux les laisser faire leurs propres choix. Par exemple, moi je ne me considère ni musulmane, ni chrétienne, ni juive.

Je crois en Dieu et je m'intéresse à toutes les religions ! Si mon fils veut aller au cours de religion musulmane, c'est son choix, et je le laisse faire ! J'ai même eu la directrice de son école qui est venue vers moi en me criant si c'était normal que ma fille soit en cours de morale et mon fils en religion musulmane. Je lui ai répondu que oui, c'est normal, ce sont mes enfants qui choisissent ! C'est ni à l'école ni aux parents de choisir pour eux.

Pour finir, je voudrais dire que j'ai quitté la Tunisie avec une grande souffrance. Je ne veux plus y retourner car cette souffrance je veux la laisser là-bas. Aujourd'hui, je suis des cours à la Maison des Femmes pour aider mes enfants dans leur scolarité. J'apprends à utiliser les nouvelles technologies informatiques.

Témoignage de Myriame (1)

« Ce sont des machos, il ne faut pas se laisser faire en tant que femme ! »



Je suis née au Maroc, à Nador. Je suis d'origine marocaine mais je suis partie en Algérie à l'âge de trois ans. Je ne sais rien vous raconter sur le Maroc car je ne me souviens pas. Ma mère était d'origine algérienne de Tlemcen et mon père était marocain. A l'époque, on a quitté le Maroc parce que mon père était soldat pour l'armée espagnole et qu'il ne voulait plus combattre. Hélas, je ne me souviens plus de mon père, il est mort très tôt. Pour ma part, j'ai vécu en Algérie de mes trois ans jusqu'à mes 24 ans.

A 14 ans j'ai été mariée. Ce n'était pas un mariage officiellement, car à ce moment-là la loi française s'appliquait encore en Algérie et il fallait avoir 16 ans pour se marier. Donc on a fait un mariage religieux sans aller à la commune parce que c'était interdit. Mon mari, je ne l'ai pas choisi. Mais il faut se remettre dans l'époque. J'avais tout juste 14 ans, j'étais une gamine, je ne savais pas ce que ça signifiait de se marier. Par contre, ce n'était pas vraiment un mariage forcé. C'est plutôt que ma mère, qui s'inquiétait beaucoup pour moi, voulait me protéger. On était en pleine guerre d'indépendance en Algérie et ma mère avait peur pour moi, elle voulait que je me marie pour pas que je sois violée par des soldats français. On entendait beaucoup d'histoires de ce genre. Les soldats français ont fait beaucoup de mal autour d'eux.

C'est ma mère qui s'occupait financièrement de nous tous en allant travailler. On était quatre enfants, deux filles et deux garçons. Et elle avait peur qu'en allant travailler, il y ait une bombe ou autre chose, et qu'elle ne puisse plus subvenir à nos besoins. On ne sait pas ce qui peut arriver pendant une guerre, elle disait, donc c'est mieux de marier ma fille. Ça me paraissait naturel. Mais au fil du temps ça a commencé à changer dans ma tête. Ce que j'ai vécu était juste terrible. Mon mari me traitait mal, il était dégueulasse, il me frappait, je ne pouvais rien dire ni rien faire. J'étais traitée comme un animal, vraiment comme un chien. J'étais de plus en plus dégoûtée, il n'y avait pas de changement, ça devenait même de pire en pire. Les femmes, elles sont vues comme des esclaves, elles n'ont rien à dire, elles n'ont aucune liberté. Puis, un jour, il a épousé une autre femme. Pour moi c'était de trop à supporter ! Tout se passait comme lui le voulait. Il avait envie d'une nouvelle épouse, il la prenait, il se moquait de ce que moi je pouvais bien désirer. Et ce n'était pas le seul à agir comme ça. Il y en avait d'autres autour de moi des hommes comme lui. Moi dans tout ça, je me demandais « mais qu'est-ce que tu dois faire Myriame ? ». A 24 ans, j'avais déjà quatre enfants, et je ne savais pas vers qui me tourner. A qui je pouvais parler de mes problèmes ? Il n'y avait personne auprès de qui aller pleurer ! Ce sont tous des machos. Mais je ne me suis pas laissée abattre, j'ai réfléchi et j'ai trouvé une solution.

Ma mère a quitté l'Algérie en 1967 et elle est venue s'installer en France. Je me suis dit que ce serait une bonne chose pour moi de pouvoir aussi quitter le pays. J'avais entendu à la radio que la vie et les droits des femmes étaient plus reconnus en France. Mais comment j'allais faire pour mes enfants ?

Témoignage de Myriame (2)



J'en avais déjà perdu deux, un garçon et une fille. Jamais mon mari ne me laisserait partir avec eux, il ne me les donnerait pas. Alors j'ai décidé de prendre uniquement ma fille Farida. Vous savez, il y a toujours des problèmes avec les filles sinon, elles sont mal traitées. Donc en 1968, j'ai dit à mon mari que j'allais rendre visite à ma mère en France avec notre fille et je suis partie ! C'était très dur de partir et de laisser mon fils derrière moi. En plus, j'ai eu peur de ne pas obtenir mon visa de sortie d'Algérie, qu'il fallait absolument pour quitter le territoire. J'avais une idée précise de ce que je devais faire, de ce que j'avais le droit d'être ! Je suis une femme et je dois être respectée ! Et les machos ne me donnaient pas ce droit, alors j'ai quitté le territoire algérien. Mais même en partant, j'étais très malheureuse, j'avais pris ma fille mais j'ai laissé mon fils là-bas. Puis quand je suis arrivée à Marseille, mon frère est venu me chercher à l'aéroport et il m'a dit que ma mère était décédée à 7h du matin le jour même. Faut pas demander dans quel état j'étais ! J'ai demandé qu'il me conduise tout de suite à l'hôpital. On a été à la morgue et là on nous a dit qu'elle était revenue à la vie et qu'elle était toujours dans sa chambre. Finalement elle est restée en vie encore un mois.

De là, j'ai commencé à travailler un peu et à gagner un peu d'argent. Mais c'était dur et comme ma sœur habitait à Bruxelles, j'ai décidé de la rejoindre. Une fois en Belgique, j'ai commencé à chercher du travail mais ça a été très difficile. Ils n'acceptaient pas les étrangers. J'ai d'abord trouvé du travail dans une blanchisserie. Après huit jours le patron était très content et il m'a donné un papier pour aller chercher une carte d'identité à la commune. Quand j'ai été à la commune, on m'a donné 24h pour quitter le territoire belge. Je ne savais plus quoi faire pour m'en sortir. C'est là que j'ai eu l'aide d'un voisin qu'on avait en Algérie, des gens très généreux. Je l'ai rencontré un dimanche, au marché de la gare du midi. Le lendemain il venait chez ma sœur pour m'emmener avec lui. Il m'a dit que si je restais là, la police viendrait me chercher. J'ai dû refuser car mon beau-frère n'est pas là et que je ne peux pas partir sans lui demander sa permission. Encore des machos quoi !

Donc il est revenu le lendemain avec son fils et là je suis partie avec eux. Il m'a aidée à trouver du travail. Ses filles étaient dans le nettoyage et elles m'ont laissée travailler à leur nom. Parce que moi j'avais pas le droit autrement. J'ai travaillé quelques jours jusqu'à ce que la fille de ce voisin m'amène au service des étrangers. J'ai parlé en français, on m'a demandé si je savais cuisiner et nettoyer, j'ai répondu que oui. On m'a dit que j'allais travailler chez un pasteur et que c'est lui qui allait arranger les papiers. Donc j'ai été chercher ma fille, qui était encore chez ma sœur, et j'ai été chez ce pasteur. Puis après quelques jours de travail, le pasteur a contacté un de ses amis du ministère pour qu'il me délivre un permis de travail. Il m'a demandé ma date de naissance et ma photo et après huit jours j'avais mon permis de travail dans ma boîte aux lettres. De là, j'ai été à la commune et j'ai pris ma carte d'identité provisoire d'un an. L'accord était alors que je suis obligée de travailler pendant trois ans comme servante interne chez ce pasteur, je n'avais pas le droit de travailler ailleurs. Il était très gentil, il a trouvé une crèche pour ma fille. Puis j'ai trouvé un appartement.

Témoignage de Myriame (3)



Je suis restée deux ans avant d'aller au consulat marocain où j'ai fait faire un passeport pour mon fils qui était encore en Algérie. Et j'ai été le chercher. Je suis revenue et j'ai terminé les trois ans chez le pasteur. Après ces trois ans, mon syndicat – parce que j'étais syndiquée – m'a dit d'aller chercher mon permis de travail A. Avec le permis B que j'avais jusqu'à maintenant, je ne pouvais pas travailler dans des endroits différents. Quand j'ai été chercher mon permis A, je suis tombée sur quelqu'un de vraiment désagréable. Il m'a encore une fois donné 24h pour quitter le pays. Mais j'ai pas eu peur. J'étais courageuse et je savais qu'il se trompait. J'ai pris le papier d'expulsion qu'il m'a donné et je suis retournée au syndicat. Là, la dame du syndicat m'a dit que c'était un raciste et que ça ne se passerait pas comme ça. Elle a pris le téléphone et elle l'a appelé. Je comprends pas le flamand mais j'ai compris qu'il devait me donner le permis A, tout de suite ! Elle m'a dit : Retournes-y. S'il ne vous le donne pas, il va aller en prison. Donc je suis retournée et j'ai eu mon permis. J'étais contente. Puis j'ai été à la commune et j'ai eu ma carte d'identité provisoire de 5 ans.

De là j'ai commencé à travailler dans un bureau. Malheureusement mon fils est décédé. Mais la vie continue, j'étais en Belgique. Puis, entre temps, mon mari est arrivé d'Algérie aussi. Il m'a dit qu'il avait divorcé de son autre femme et qu'il voulait revenir avec moi. On a eu une autre fille à ce moment-là. Mais ce n'était que des mensonges, rien n'était vrai. Il venait juste pour obtenir ses papiers et dès qu'il les a eus, il est parti vivre avec elle. Aujourd'hui, il est à Molenbeek. Je me suis fait complètement avoir ! J'ai été bête.

A côté de tout ça j'avais toujours une idée en tête. Je me demandais comment faire pour dévoiler tous les problèmes que j'ai sur le cœur. Parce que j'arrivais pas à les dévoiler, je n'arrivais pas à les exprimer, mais je ne voulais pas non plus les garder pour moi. Il fallait que ça sorte. Je ne suis pas d'accord avec tout ce que je vois sur la vie des femmes, avec comment j'ai pu être traitée. Alors j'en ai parlé à ma fille, je lui ai dit que les femmes doivent ouvrir les yeux, elles ont le droit de vivre comme elles l'entendent, on est tous des êtres humains après tout. Elle m'a dit qu'elle savait comment m'aider et ensemble nous avons décidé de faire un film sur moi et sur ma vie. Dedans j'ai parlé de tout ! J'ai dit la vérité sur ce qui touche les femmes et les enfants, même si ça ne plaît pas à tout le monde. Je suis une battante. Je me laisse pas faire.

Y a des gens qui étaient pour ce film et d'autres qui étaient contre. Je n'ai pas parlé de mon projet à la majorité de ma famille, ils ne sont pas au courant que j'ai fait ce film. Le nom du film c'est « De voyage en voyage », parce que j'ai refait le même voyage avec ma fille que quand je suis arrivée d'Algérie en France. On a été jusqu'à Marseille puis on a pris le bateau jusqu'en Algérie et on est revenues. J'ai raconté tout ce avec quoi je ne suis pas d'accord. Je demande que les femmes aient des droits corrects et respectés, et pas moins de droits que les hommes. Comme j'ai dit, j'ai eu une vie très dure mais les femmes doivent ouvrir les yeux ! Elles sont des êtres humains et pas des esclaves. C'est pour raconter tout ça que j'ai réalisé ce film.

Témoignage de Khadija (1)

« J'ai deux grandes priorités : les personnes séropositives et les femmes du monde arabe ! »



Je m'appelle Khadija, je suis née en 1955 au Maroc. A la mort de mon père, ma mère s'est battue pour convaincre la famille de son mari de la laisser quitter le pays avec ses enfants.

C'est comme ça, qu'en 1969, je suis arrivée en Belgique à l'âge de 14 ans. Je ne connaissais pas encore le français et j'ai été directement orientée vers le professionnel où j'ai suivi des cours de couture. Mon premier combat féministe s'est fait lorsque, des années plus tard, j'ai décidé de suivre des études d'assistante sociale à l'Ecole Ouvrière Socialiste. Depuis, j'ai suivi de nombreuses formations, notamment en lien avec la santé.

Aujourd'hui, je suis assistante sociale au CETIM CHU Saint Pierre, le principal centre de référence de Belgique pour le VIH/SIDA ainsi qu'administratrice d'AWSA-Be qui a pour objectif de promouvoir les droits des femmes, plus particulièrement celles originaires du monde arabe, et de créer des ponts entre les différentes cultures. Avant, je travaillais au Siréas asbl où j'ai pris en charge notamment des animations de sensibilisation sur le VIH/Sida dans les centres d'accueil pour réfugiés.

J'y ai aussi accompagné des patients en leur offrant un appui psychologique pour les aider à combattre leur isolement et les diverses difficultés rencontrées, comme les violences faites aux femmes (psychologiques et sexuelles). J'ai lancé les premières sorties socioculturelles du Siréas à tarif réduit (article 27) et organisé (d'abord seule et chez moi) des soupers pour que les personnes séropositives viennent se détendre avec leur famille et pour favoriser les liens sociaux.

C'est moi qui ai initié aussi les premiers ateliers de prévention du Siréas dans des écoles techniques et professionnelles de Belgique et qui ai proposé l'idée des séjours résidentiels (petits weekends) avec les patients.

Je trouvais que nos actions étaient limitées par les subsides qui donnent une priorité à la communauté subsaharienne, très touchée par le VIH. Très vite, j'ai marqué mon indignation par rapport à cette discrimination vis-à-vis des autres communautés (maghrébine, turque, etc.). Les politiques n'estimaient pas nécessaire de faire un programme de prévention pour ces autres publics. C'est dans ce contexte que j'ai milité et travaillé pour mettre en place des programmes pour les inclure aussi. Ce ne fut pas chose facile...

Le principal obstacle était les réticences des associations d'éducation permanente et d'alphabétisation travaillant essentiellement avec des personnes d'origine maghrébine et turque. Les professionnels ne percevaient pas la nécessité de parler de sexualité et encore moins du VIH/sida avec leur public. On me rétorquait : « notre public est musulman, avec des femmes mariées et n'est donc pas concerné » ou encore « un tel sujet va les faire fuir » et ce n'était malheureusement pas un discours isolé. Les écoles professionnelles et techniques aussi éprouvaient des difficultés à l'idée d'aborder cette thématique. Sous prétexte que les jeunes filles musulmanes ne peuvent pas avoir de relation sexuelle hors mariage, le sujet était classé inopportun et vu comme un grand tabou pour les directions d'écoles.

Témoignage de Khadija (2)



J'ai pu, cependant, compter sur quelques professeurs courageux pour accepter une animation sur le sujet. Il aura donc fallu une vingtaine d'années de lutte contre un paternalisme exacerbé pour convaincre, dans un premier temps, les intervenants de ces institutions et pour dépasser ces refus catégoriques avant d'agir directement sur le terrain auprès des publics originaires du monde arabe.

Une fois cette barrière dépassée, nous avons constaté que non seulement ce public a besoin d'information mais surtout qu'il est très intéressé par les questions de santé en général et de santé sexuelle et affective en particulier ! L'enjeu est aussi d'éviter les pièges religieux et/ou traditionnels qui vont à l'encontre du bien-être et de la santé des femmes et qui empêchent des soins de qualité. Les femmes migrantes sont déjà « prisonnières de leur éducation ». Leur « rôle » étant très souvent de s'occuper des autres (parents, mari, enfants etc.), leur santé n'est donc pas perçue comme prioritaire et la prévention encore moins. D'où notre travail d'empowerment pour renforcer leur estime de soi, valoriser leur intelligence et leur force, les encourager à s'informer et à oser poser des questions à leur médecin, etc.

J'essaie aussi de mobiliser certains médecins et spécialistes de la santé en Belgique pour les aider à voir les séropositifs autrement que comme des patients, à faire un travail de vulgarisation et à s'intéresser aussi aux séropositifs des communautés originaires du monde arabe et à leur spécificité culturelle pour laquelle je peux apporter mon expertise et mon expérience. De plus, je connais bien les tabous culturels et les pressions communautaires, j'y ai moi-même été confrontée, notamment quand j'ai fait le choix de me marier avec un homme belge non musulman. Aujourd'hui, je suis divorcée et très présente pour mes trois enfants et mes petits-enfants. Je leur apprend déjà à lutter contre les clichés et à être autonome.

J'ai deux grandes priorités : les personnes séropositives et les femmes, principalement celles originaires du monde arabe. Des engagements qui s'entrecroisent et pour lesquels j'adopte toujours une approche positive et féministe.

Je cherche à contribuer à une meilleure qualité de vie (dignité, liens sociaux, vie familiale et affective) et au maintien de l'autonomie tant pour des personnes séropositives que pour des femmes originaires du monde arabe afin que celles-ci soient actrices et responsables de leurs vies, de leur santé et de leurs choix.

Témoignage de Thérésie (1)**« La vie n'est pas facile, mais elle est belle ! »**

Je m'appelle Thérésie et je suis responsable du projet « Nyampinga », au sein du Collectif des femmes de Louvain-la-Neuve. C'est un espace qui accueille les femmes séropositives et/ou victimes de violences. Nyampinga signifie, en Kinyarwanda, langue du Rwanda : « toute femme qui veille, du haut de la colline, à ce que le voyageur ne manque de rien ». C'est tout un travail de solidarité entre pairs et de proximité pour « mieux vivre » face aux multiples vulnérabilités que peuvent rencontrer les femmes avec une adaptation de la prévention aux spécificités culturelles.

En offrant un cadre convivial d'accompagnement, Nyampinga vise à rompre l'isolement et la stigmatisation des femmes touchées par le VIH/SIDA, à échanger et à se soutenir mutuellement à travers l'entretien individuel, les visites à l'hôpital/au domicile, les accompagnements sociaux, les groupes de parole, les ateliers au service de la santé et de l'estime de soi.

L'idée du projet Nyampinga m'est apparue suite au décès d'une voisine avec qui je travaillais de temps en temps pour des ménages et des petits boulots. Elle était malade et je ne le savais pas... Durant toutes ces années, j'ai connu d'autres décès du VIH, comme mon jeune neveu qui a fondé une famille. Mais ce qui m'a touché davantage dans cette histoire-là, c'est quand, peu après, j'ai croisé la fille de ma voisine qui jouait comme si de rien n'était, j'étais vraiment triste mais la petite ne l'était pas du tout, elle m'a dit : « De toute façon, elle était déjà partie pour nous, elle n'était pas bien depuis longtemps, elle était dans son coin et ne touchait plus à nos assiettes ».

La mort sociale avait déjà commencé, ce n'était pas possible, surtout quand l'exclusion se fait aussi dans ta propre famille.

Par hasard, j'ai revu une amie en France qui menait une action pour les personnes vivant avec le VIH et qui m'a aussi aidée/décidée à construire mon projet. C'est en 2004 que j'ai présenté ce projet pour la première fois au Collectif des Femmes de Louvain-la-Neuve. J'ai frappé à toutes les portes pour tenter de trouver un espace pour les femmes. On me disait « c'est un beau projet mais pas sexy, tu n'auras pas de soutien ». Mais, je ne me suis pas découragée. Même sans financement, je sais qu'on peut faire déjà beaucoup de choses pour s'entraider et lutter contre le rejet.

On a commencé par le papotage et à se retrouver entre femmes pour cuisiner ensemble ; la santé passe d'abord par l'assiette et moi, je suis une grande gourmande. Ensuite, on a développé aussi des ateliers créatifs (tricot, cartes, fleurs séchées) mais à chaque fois, on était sans domicile fixe... Le premier local qu'on nous a prêté, c'était chez des sœurs. Parfois on louait, puis on partageait un local, on frappait à gauche et à droite. Ce n'était pas toujours pratique de transporter avec nous toutes nos casseroles et nos tissus.

Et un beau jour, en 2014, après dix ans de projet, on a obtenu ce local ici au Collectif des Femmes de Louvain-la-Neuve. Je n'en revenais pas, c'était un miracle. Cela veut dire que quand tu crois à une cause, alors ne lâche pas, quoiqu'il arrive...

Témoignage de Thérésie (2)



Rien ne peut t'arrêter, à part peut-être la maladie qui peut t'empêcher de te lever mais sinon il faut aller de l'avant. Mon combat, c'est surtout contre l'isolement, c'est surtout ça qui tue. Cela nécessite d'accepter la maladie, qu'on ne sache pas changer, ni revenir en arrière, c'est apprendre à l'adopter. Mais, pour pouvoir vivre avec, il faut d'abord sortir tout ce qui a blessé et les injustices... Et cela passe notamment par la solidarité.

On est en 2018, il y a beaucoup de progrès en médecine, mais peu au niveau social, les mentalités sont quasi restées les mêmes. C'est pourquoi, la sensibilisation fait aussi partie de notre travail, dans les écoles, les centres de réfugiés, on sillonne les rues de Louvain-la-Neuve avec des tests de dépistage et des brochures. Pourquoi un espace pour les femmes ? Parce qu'elles sont généralement les premières à apprendre la nouvelle via les grossesses, les contrôles gynécologiques et ce sont donc aussi les premières à être pointées du doigt... Même si c'est le mari qui est volage et qui a ramené entre guillemets « le poison », il va plutôt dire que c'est sa femme, que c'est sa responsabilité. Et c'est compliqué parfois avec les habitudes dans les communautés.

La force de Nyampinga ce sont justement les femmes, elles sont comme des sœurs avec des liens d'amitié très forts. Entre elles, les femmes c'est plus qu'une famille (visites mutuelles, entraide pour les courses). On est ensemble face à un deuil, pour les visites à l'hôpital mais aussi pour les événements heureux (une naissance, de nouveaux papiers, diplôme). Elles m'ont apporté beaucoup à moi aussi dans mon parcours personnel...

Mon mari est décédé rapidement, en 2006, et j'ai dû gérer mes quatre garçons seule, ce n'était pas toujours facile. Quand je suis arrivée en 1987 en Belgique, j'avais 27 ans et deux enfants. Mon mari venait faire son doctorat. Je suis arrivée en plein hiver, ce qui est très dur quand tu quittes l'Afrique en pleine chaleur. C'était déprimant, je regardais en arrière et me demandais ce que j'étais venue foutre ici. Comme de nombreuses femmes qui arrivent, j'en avais marre de rester à l'intérieur : on tourne en rond pendant que nos maris étudient. La première chose qu'on veut faire c'est de voir d'autres personnes, de pouvoir parler et d'avoir un peu de chaleur humaine. Pour la majorité, ils viennent du Sud et là-bas, on est très souvent dehors en train de parler avec les voisins, ce n'est pas le même contexte ici.

Heureusement, peu après mon arrivée, une collègue de mon mari à l'université m'a présentée au Collectif des femmes de Louvain-la-Neuve. J'y ai suivi des formations de dactylographie. J'ai fait semblant car ce qui m'intéressait surtout c'était de sortir de mes quatre murs et de rencontrer des gens. J'ai fait une licence en sciences du travail et une formation de programmeur, mais ce n'était pas mon truc, je ne voulais pas passer toute ma vie derrière un ordinateur.

Je crois que j'ai eu de la chance, car je vois le nombre de personnes qui ont des diplômes et de belles expériences mais qui ne trouvent pas de travail.

Témoignage de Thérésie (3)



C'est pour cela qu'au Collectif, on a instauré la formation d'aide-soignante pour réinsérer les doctorants et les épouses qui les accompagnent, qui ont fait des études mais qui ne trouvent rien à cause de la reconnaissance des diplômes et... du racisme.

Aujourd'hui, avant la fin de la formation, pratiquement tout le monde est engagé quelque part et ces femmes sont utiles, c'est une belle vitrine pour le Collectif.

La plus grande discrimination que j'ai connue ? On avait rendez-vous pour visiter un appartement, mon mari cherchait une place pour garer la voiture, comme on n'était pas à l'avance, je suis allée sonner. En ouvrant, le monsieur m'a regardée de haut en bas et m'a tout de suite dit : « vous ne serez pas capable de payer cet appartement ». Il a même refusé de me donner le prix. J'étais sidérée par son mépris mais aujourd'hui j'en rigole, j'avance.

C'est un peu mon message aux jeunes : de continuer malgré les difficultés, les injustices et de croire en l'avenir. Je suis foncièrement optimiste donc s'il y a mille raisons de se dire rien ne va, il faut alors chercher mille autres raisons de se dire ça vaut la peine.

La vie est belle si on la prend du beau côté ! La vie est dure aussi mais il y a moyen quand on y croit. Il n'y rien qui va de soi, il faut se battre. Parfois, les jeunes manquent de patience, on veut tout et tout de suite, or même pour accoucher il faut 9 mois...

Alors à toi de te renseigner, de bien t'entourer, de persévérer, de ne pas hésiter à te faire aider, à écouter les gens qui ont de l'expérience pour ne pas travailler seul. Et puis ce qui compte surtout, c'est le respect mutuel : quand on aime quelqu'un, on le respecte. Si quelqu'un te manque de respect, ce n'est pas un signe d'amour.

Enfin, ne pas oublier la solidarité. Nous avons besoin les uns des autres.

Témoignage d'Irène (1)**« Je suis comme un couteau suisse »**

Je m'appelle Irène et je suis née en 1950. J'ai été déléguée syndicale à la FNAC pendant 25 ans et j'ai travaillé huit ans à Garance. Clairement, je suis une féministe intello universitaire blanche, lesbienne athée et juive, bref tout pour plaire. Parmi tout ça, il y a évidemment des choses que je n'ai pas choisies et probablement si j'avais été différente, mes combats auraient été différents aussi. J'ai eu la chance d'arriver à l'université en 69, la grande période révolutionnaire où tout bougeait. Je me suis très vite rendue compte que les assemblées étudiantes et la libre parole ce n'était que pour les mecs. A chaque fois que quelques femmes arrivaient à prendre la parole, c'était beaucoup plus dur pour elles. Si on n'était pas d'accord avec ce qu'elles disaient, personne ne les ratait au tournant, on leur disait : « retourne à tes casseroles ». Déjà qu'elles ont appris à parler moins fort... Même dans les mouvements de gauche, d'extrême gauche, tu retrouvais toujours cette différence entre hommes et femmes.

En 69, j'avais 19 ans, je n'étais pas très bien avec moi-même, je découvrais que j'étais lesbienne, ce n'était pas évident. J'ai été présente dans des grandes luttes LGBT mais je les ai quittées car je ne m'y retrouvais pas d'un point de vue féministe. Puis j'ai rencontré quatre femmes avec qui on a créé le groupe féministe « les Biches sauvages ». Le 11 novembre 1972, j'ai vécu un autre grand moment. C'était la venue de Simone de Beauvoir en Belgique. Alors qu'on attendait une centaine de femmes, elles étaient des milliers, la salle était finalement à son comble pour la voir. A partir de là, le mouvement des femmes en Belgique a vraiment pris et il a commencé à se constituer. Cela n'empêche que les relations entre les associations féministes et lesbiennes ont été tendues car d'une part, pour les lesbiennes radicales, les féministes hétérosexuelles étaient des "collabos" (c'est bien de se battre contre le patriarcat mais si après c'est pour retourner leur faire à bouffer et coucher avec eux, c'est pas possible). D'autre part, un reproche que je trouve plus justifié, c'est que les lesbiennes étaient à l'avant-poste dans certains combats féministes, comme la lutte pour l'avortement même si ça ne les concernait pas directement, alors que pour leurs revendications à elles, les féministes étaient absentes. Les lesbiennes restaient mal vues, on parlait des « mal baisées ». C'est d'ailleurs aussi comme ça qu'on qualifie parfois les féministes.

Ce type de problèmes était aussi vrai avec les hommes gays ! Les lesbiennes se sont beaucoup impliquées à leurs côtés, comme dans la lutte contre les discriminations liées au VIH/SIDA – qui les touchaient plus que nous – alors que la réciproque était rare. Bref, les lesbiennes féministes étaient à l'intersection de luttes qui ne les concernaient pas directement mais elles étaient présentes à l'avant-poste par solidarité ; alors qu'après pour leurs revendications, on les oubliait. Moi aussi je l'ai vécu de manière assez conflictuelle. C'est le problème de vouloir mettre des "priorités" même si c'est difficile de mener toutes les luttes en même temps, il faut le faire, c'est le principe même de l'intersectionnalité. Pour prendre un autre exemple, je me bats pour la liberté de porter le foulard, même si cela ne me concerne pas directement. Donc j'aimerais bien voir aussi plus de femmes musulmanes dans des manifs pour le droit à l'avortement ou encore dans des manifs LGBT.

Témoignage d'Irène (2)



Certaines le font mais elles sont rares. Finalement, on manifeste pour la même chose, pour le droit de choisir, de décider de son propre corps. C'est ça l'idée principale après, on peut la décliner de différentes façons et ça c'est mon dada. Le but finalement c'est d'arriver à trouver des points communs, des luttes qui convergent et de combattre ensemble, et puis chacun-e repart avec ses spécificités. Je ne veux pas attaquer d'autres féministes – sauf celles avec des positions racistes. Finalement, ce qui compte c'est d'être ensemble quand on peut l'être, séparément quand ce n'est pas possible mais en tout cas jamais l'une contre l'autre.

Après, le contexte importe aussi. Par exemple, alors que les femmes françaises se battaient pour le droit à l'avortement, dans les DOM-TOM il y avait des avortements et des stérilisations forcés sur les femmes noires (tout aussi françaises). Du coup elles n'appréhendaient pas ce combat de la même façon, bien qu'en fait il soit le même : à savoir la liberté de choix. « On ne peut pas te l'interdire mais on en peut pas te forcer non plus ». Ce serait bien de se retrouver au moins sur ce slogan-là. Vous savez quand on dit de certaines « elles, ce ne sont pas de vraies féministes », jusqu'à les exclure parfois de certaines manifestations, on affaiblit le mouvement. C'est parfois le cas pour les prostituées ou pour les femmes qui portent le foulard. Moi ça m'interpelle ce genre de situations ! Au nom de quoi est-ce que je vais définir le bon féminisme ? Les Femen par exemple, je n'aime ni leurs actions, ni leurs déclarations, je peux même expliquer longuement pourquoi je ne suis pas d'accord avec elles, mais je ne vais pas aller leur taper dessus. Les femmes qui se définissent comme des féministes ne sont pas mes ennemies. Bien sûr qu'il peut y avoir des désaccords mais l'idée reste quand même de trouver des solidarités là où il y en a. C'est aussi pour ça qu'on parle de féminismes au pluriel, parce qu'il y en a plein !

J'ai été élevée dans une famille juive athée/laïque et à priori je n'étais pas destinée à défendre les femmes qui portent le voile. Pour ma part, j'étais assez radicalement anti-religion mais pour le dire grossièrement, je préfère le Pape qui veut qu'on intègre les réfugiés et les migrants que la politique laïque de Théo Francken. L'ennemi n'est plus la religion. Tant mieux d'ailleurs si des féministes musulmanes arrivent à déconstruire le patriarcat à partir du Coran. Même si ça ne me concerne pas mais c'est intéressant car elles peuvent s'adresser à des femmes qui n'écouteront pas mes arguments de juive athée. C'est important de rentrer dans les références des personnes, de parler le même langage qu'elles. De par mon vécu (il ne faut quand même pas oublier que la majorité de ma famille a été exterminée par les nazis), je suis particulièrement sensible à la question juive et ne supporte pas l'antisémitisme, au même titre que je rejette l'islamophobie et l'antiféminisme. Il m'est arrivé d'entendre dire « il ne pense qu'à l'argent, lui, il est juif », ce à quoi je ne peux m'empêcher de réagir.

On m'a alors répondu que c'était juste une façon de parler, qu'il n'était pas vraiment juif. Je trouve ça encore pire : pour moi c'est de l'antisémitisme intégré alors que tout le monde trouve ça normal. Pourtant ce « fantasme par rapport à l'argent » peut s'expliquer par des faits historiques.

Témoignage d'Irène (3)



A une époque, les juifs travaillaient principalement dans la finance car les autres métiers leur étaient fermés. Mais ce n'est pas pour cela qu'ils étaient tous riches. J'entends souvent, dans les milieux de soutien aux migrants, des remarques d'antisémitisme intégré. Or, il ne faut pas oublier non plus que les juifs sont des migrants parmi d'autres. À ce sujet, l'expo « juifs et Maroc » du Musée juif est intéressante car elle tente de rapprocher le plus possible ces communautés en insistant sur leurs points communs, ce qui pour moi est plus efficace que de simplement condamner les propos antisémites. Au contraire, il vaut mieux créer une discussion ouverte, où les gens n'ont pas peur de dire les choses, même les pires choses qui leur passent pas la tête. Ça a le mérite d'aider à déconstruire ce genre d'idées.

Pour ma part, je suis très allergique au fait de coller l'une ou l'autre étiquette, par exemple je n'ai pas spécialement envie d'être rattachée à la communauté juive. D'ailleurs j'ai longtemps hésité à faire partie de l'UPJB. Même si je suis assez d'accord avec leurs positions, je ne voulais pas qu'on me réduise à ça. Après j'ai quand même fini par devenir membre, ça fait 3-4 ans. Ma famille est juive mais je me suis vite enfuie de la communauté juive. J'ai été 25 ans déléguée à la FNAC où j'ai essayé d'intégrer mon féminisme dans les luttes syndicales. Le fait de pouvoir semer le doute dans certaines têtes et de soulever des questions qu'on ne se posait pas avant, c'est déjà une victoire en soi. Cette graine une fois semée pourra toujours se nourrir d'autres choses par la suite. J'ai vu les certitudes de certains collègues s'ébranler et j'en suis très contente et fière. Finalement, je ne crois pas que la lutte contre le patriarcat soit la seule cause qui permettra de résoudre tous les problèmes. Selon moi, il s'agit plus d'un fratricat. Les frères, dans tous les sens du terme, sont parfois plus pénibles que les pères. On reproduit la même chose dans tous les milieux. Les oppressions sont en soi assez multifactorielles, c'est difficile d'être sur tous les plans en même temps. Mais, il ne faut pas non plus mettre certaines oppressions en priorité par rapport à d'autres, sinon ça serait en quelque sorte justifier toutes les autres dominations. Il faut créer une solidarité globale. L'égalité entre femmes et hommes ne résout pas le problème du racisme, ni des personnes handicapées par exemple. Pour toute une série de combats, il y a des certaines choses qu'on ne voit pas, tout simplement parce qu'on ne les vit pas. Moi par exemple, je suis très sensible à l'idée du privilège blanc. Et que tu le veuilles ou pas, c'est difficile de s'en débarrasser car être dominant, c'est une situation objective. Selon moi, les choix de chacun-e ne sont pas forcément toujours libres, nous posons beaucoup de choix de manière inconsciente. C'est pourquoi il est important de passer au-dessus des préjugés et, pour cela, je trouve que la meilleure façon est d'aller à la découverte des gens. A un moment, je me suis rapprochée de Vie féminine, ce qui m'a permis de travailler avec des femmes de milieu populaire et cela a été très intéressant car il y avait beaucoup de diversité. J'ai eu alors envie de toucher ces femmes-là, même si mon discours pouvait leur paraître décalé. J'essaie toujours d'écouter une femme qui me dit qu'elle se bat dans son contexte culturel car elle essaie d'atteindre des personnes que moi, personnellement, je ne pourrais pas toucher, et elle, avec ses références, peut plus facilement y parvenir.



ANIMATION 5

Nos identités multiples

OBJECTIF: COMPRENDRE CE QU'EST UN GROUPE D'APPARTENANCE ET IDENTIFIER SES PROPRES GROUPE D'APPARTENANCE

Les participant-e-s créent, à partir de mots clés proposés, leur groupe d'appartenance.

L'animateur/trice peut montrer comment cela peut évoluer aussi dans le temps, en invitant les participant-e-s à faire une sorte de ligne du temps personnelle: "avant, aujourd'hui et ce que je voudrais/j'imagine pour le futur".

Variante: L'exercice peut se faire aussi à partir d'un des témoignages de l'animation 4.

Voici quelques mots clés pour réfléchir aux groupes d'appartenance:

- Langue
- Religion
- Sexe
- Couleur de peau
- Situation économique et sociale
- Situation professionnelle et formation(s)
- Statut civil
- Nationalité
- Famille et éducation
- Orientation sexuelle
- Engagement associatif et bénévolat
- Etc.

Ressources utiles pour aller plus loin...



BIBLIOGRAPHIE (1)

- Laura Nader, « Orientalisme, occidentalisme et contrôle des femmes », <https://www.cairn.info/revue-nouvelles-questions-feministes-2006-1-page-12.html>
- http://www.liberation.fr/debats/2015/07/02/intersectionnalite-nom-concept-visant-a-reveler-la-pluralite-des-discriminations-de-classe-de-sexe-e_1341702
- Propos de Geneviève Kaninda (coordinatrice de la cellule « afroféminine » du Collectif Mémoire Coloniale et Lutte contre les discriminations) dans MicMag, n°15, décembre 2017, p.13
- « Féminisme intersectionnel » : Antiracisme et anticapitalisme au service de la domination masculine, Révolution Féministe, <https://revolutionfeministe.wordpress.com/2016/11/06/feminisme-intersectionnel-lantiracisme-et-lanticapitalisme-au-service-de-la-dominacion-masculine/>
- Soumaya Mestiri, Décoloniser le féminisme, une approche transculturelle, La vie morale, Vrin, 2016, pp.180 <https://lesglorieuses.fr/intersectionnalite/>
- Kathy Davis, « L'intersectionnalité, un mot à la mode. Ce qui fait le succès d'une théorie féministe », Les cahiers du CEDREF [En ligne], 20 | 2015
- Intersectionnalité et féminismes arabes avec Kimberlé Crenshaw <http://postcolonialist.com/academic-dispatches/intersectionnalite-et-feminismes-arabes-avec-kimberle-crenshaw/>
- Corbeil, C. & Marchand, I. (2006). « Penser l'intervention féministe à l'aune de l'approche intersectionnelle : Défis et enjeux. » *Nouvelles pratiques sociales*, 19(1), 40–57 <https://www.erudit.org/en/journals/nps/2006-v19-n1-nps1615/014784ar/>
- Nira Yuval-Davis, « Situated Intersectionality and Social Inequality », *Raisons politiques* 2015/2 (N°58), p. 91-100
- Chimamanda Ngozi Adichie : « Le féminisme a toujours fait partie de l'Afrique » http://www.liberation.fr/debats/2018/01/28/c-himamanda-ngozi-adichie-le-feminisme-a-toujours-fait-partie-de-l-afrique_1625768
- « Intersectionnalité, qu'est-ce que le féminisme décolonial ? » <http://www.alternativelibertaire.org/?-Intersectionnalite-Qu-est-ce-que>
- Françoise Vergès, Hors-Série, <http://www.hors-serie.net/Aux-Sources/2017-12-23/Le-ventre-des-femmes-id279>

Ressources utiles pour aller plus loin...



BIBLIOGRAPHIE (2)

- Christine Delphy, Hors-Série, <http://www.hors-serie.net/Aux-Sources/2017-10-14/Antiraciste-et-antisexiste-id267>
http://www.relais-femmes.qc.ca/files/CRI-VIFF-Regards_sur_intersectionnalite.pdf
- Kimberlé Crenshaw « Cartographies des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur », <https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2005-2-page-51.htm>
- AxelleMag, Hors-Série N°205-206 / Janvier-février 2018, Racisme en Belgique, Solidarité de femmes
- Christine Delphy, « Antisexisme ou antiracisme ? un faux dilemme ; Retour sur la chasse aux voilées », <http://lmsi.net/Antisexisme-ou-antiracisme-Un-faux>
- Sirma Bilge « Théorisations féministes de l'intersectionnalité » <https://www.cairn.info/revue-diogene-2009-1-page-70.html>
- Jules Falquet et Azadeh Kian, « Introduction : intersectionnalité et colonialité » <http://journals.openedition.org/cedref/731>
- <http://www.bepax.org/publications/analyses/quelle-politique-contre-le-cumul-des-discriminations,0000869.html>

FILMS

- « Ouvrir la voix », Amandine Gay
- « Les figures de l'ombre », Théodore Melfi
- « Je danserai si je veux », Maysaloun Hamoud

LECTURES qui continuent à mettre en scène cette disparition des femmes arabo-musulmanes du champ de vision du féminisme humaniste, parmi lesquels :

- Naguib Mahfouz,
- Assia Djebar,
- Hanan el-Cheikh,
- Fadhila Chabbi,
- Emna Belhaj Yahia
- Bell hooks

VIDEO

- Interview de Kimberlé Crenshaw https://www.ted.com/talks/kimberle_crenshaw_the_urgency_of_intersectionality?language=fr
- « C'est quoi ta distance ? », Amandine Gay <https://www.youtube.com/watch?v=dQtVHzZqRls&list=PLbQnIFhNsyY1sOJ1NfpJ3xluuBsfRg3SR&index=10>
- Kesak'oh ! #3 - AFRO-FEMINISME et INTERSECTIONNALITE <https://www.youtube.com/watch?v=un3ePfiEjLw>
- Portrait d'Angela Davis, « Brut », <https://www.youtube.com/watch?v=gRKszlu8Njo>

Evaluation des ateliers et de l'outil

Pourquoi faire une évaluation?

Afin d'aller plus loin que de savoir si on se sent bien ou mal après une animation, nous proposons à l'animateur/trice quelques exemples d'évaluation.

L'évaluation et la critique sont des aspects essentiels dans le processus d'apprentissage et nous vous suggérons de passer du temps avec votre groupe à la fin de chaque atelier pour parler de ce que chacun a appris et de la relation entre cette expérience et leur propre vie et leur communauté.

Ces exemples sont repris dans les fiches d'évaluation, qui peuvent être photocopiées et distribuées en fin d'animation à chaque participant, l'animateur/trice jugera de l'anonymat ou pas de l'évaluation.

Nous encourageons également l'animateur/trice à s'auto évaluer dans son animation et à nous aider à évaluer l'outil en renvoyant la grille d'évaluation au siège social de l'asbl AWSA-Be: 6, avenue de l'Éternité 1070 Bruxelles.

Ma check-list "1,2,3 c'est parti pour l'animation!"

Voici quelques conseils généraux adressés à l'animateur/trice pour être à l'aise avec son public et le mettre à l'aise. Nous vous proposons ici de vérifier ces derniers points après votre animation, avant de vous relancer dans un prochain atelier. Qu'en pensez-vous? Pensez-vous que vous pouvez valider chaque point avant de repartir de plus belle sur la thématique avec votre public?

- Maîtriser suffisamment le sujet et l'outil aide l'animateur/trice à se sentir à l'aise.
- Croire en l'importance de l'animation qu'il/elle fait
- Utiliser l'humour
- Accepter les réserves des participant-e-s et leur donner le temps de se mettre à l'aise
- Partir du connu au moins connu: partir des expériences et vécus des participant-es, de ce qu'ils savent déjà et puis à partir de là les amener à découvrir, à rechercher, ensemble de nouvelles idées et expériences.

Modèle d'évaluation

Indiquez votre degré d'accord quant aux énoncés ci-dessous, en utilisant l'échelle suivante:

1 tout à fait en désaccord

2 en désaccord

3 plus ou moins en accord

4 en accord

5 tout à fait en accord

1. J'ai aimé participer à cette animation.

1 2 3 4 5

Commentaires :

2. Je pense que cet atelier est efficace pour sensibiliser aux stéréotypes, aux droits des femmes et autres questions de féminisme intersectionnel.

1 2 3 4 5

Commentaires :

3. L'information et les exemples apportés par l'animateur/trice étaient compréhensibles et me seront utiles dans ma vie privée et/ou professionnelle.

1 2 3 4 5

Commentaires :

4. L'animateur/trice communiquait d'une façon claire et dynamique.

1 2 3 4 5

Commentaires :

5. J'ai appris des choses sur moi-même pendant cette animation, qui pourrait changer certaines de mes façons de pensée, voire certains de mes comportements.

1 2 3 4 5

Commentaires :

Evaluation de l'outil

Afin de nous aider à évaluer et à améliorer nos outils, nous vous demandons de consacrer un peu de temps à cette évaluation. Pourriez-vous répondre à nos questions et nous renvoyer ce document par email sur awsabe@gmail.com ou par courrier au 6, Avenue de l'Éternité 1070 Bruxelles. Un grand merci pour votre collaboration!

Informations sur le contexte, le cadre de l'animation et le public

Dans quel contexte avez-vous utilisé cet outil?

Avec quel public avez-vous travaillé et le nombre de participant-es?.....

Il y a avait-il une mixité de genre et/ou culturelle?.....

Informations sur la réaction du public

Selon vous, votre public a-t-il apprécié l'animation?.....

Avez vous remarqué de petits changements auprès de certaines personnes qui auraient participé à l'activité?.....

Selon vous, votre public a-t-il d'autres attentes?.....

Informations sur votre réaction

Comment vous êtes-vous approprié(e) l'outil?.....

Quelles fiches d'animation avez-vous utilisées?.....

Avez-vous eu d'autres idées d'animation et/ou utilisé des variantes?.....

Quelle est, selon vous, la fiche la plus pertinente? Pourquoi?.....

Quelle est, selon vous, la fiche la moins pertinente? Pourquoi? Comment pourrait-on l'améliorer?...

Avez-vous trouvé nos références intéressantes et utiles?.....

Avez-vous d'autres références pouvant être pertinentes? Si oui lesquelles?.....